PÈLERINS POUR L'EUROPE
LES RELATIONS CULTURELLES ENTRE L'EUROPE CENTRALE ET KIEV (X^{e}-XIII^{e} SIÈCLES) : LE RÔLE DES IRLANDAIS

MARKUS OSTERRIEDER

L'ARRIVÉE DES *PEREGRINI*

Quand, en l'an 590, le moine irlandais Columbanus (543-615), accompagné de douze élèves, débarqua sur le continent européen, il fut à l'origine d'un flot de pèlerins qui, à partir de l'Irlande et de la Grande-Bretagne, se déversèrent en plusieurs vagues loin à l'intérieur du continent. Les moines irlandais ou *peregrini* (gaélique *deórad*) prenaient sur eux cet exil volontaire comme un sacrifice ou une pénitence, un « martyr blanc » *pro amore dei* afin de remplir leur mission et trouver l'accomplissement sur le chemin du pèlerinage. Plus un voyage les portait loin de l'Irlande, plus il avait de valeur. L'œuvre des *peregrini* était étroitement liée à la renaissance culturelle dans l'Empire carolingien. La tradition de l'érudition pieuse que bon nombre d'enseignants iro-celtiques apportaient et transmettaient dans les écoles palatines et les monastères francs,

Slavica occitania, Toulouse, 5, 1997, pp. 203-248.

offrait les meilleures conditions pour apporter à l'Occident qui était en train de naître culture et savoir.[1] Ainsi le moine Notker de Saint-Gall (mort en 912) vante dans ses écrits « les hommes irlandais ayant une culture inégalée des écritures profanes et religieuses qui faisaient appel à la masse venue acheter : "Celui qui est en quête de la sagesse, qu'il vienne à nous et la reçoive, car chez nous elle est à disposition" »[2]. C'est dans ce même sens que Hermenriche, l'abbé aleman du monastère de l'île de Reichenau, écrivait en 863 à Grimald, l'abbé de Saint-Gall : « Comment pouvons-nous oublier l'Irlande, l'île dont nous avons reçu les rayons brillants d'une lumière d'un tel éclat puissant. [...] Pour nous à l'est, le soleil de la foi s'est élevé de ce pays en bordure du monde. [...] parce qu'elle [l'Irlande] nous a comblés, grands et petits, en toutes choses de philosophie, elle a rempli l'Eglise de toutes les sciences et doctrines »[3].

Déjà au VIII^e siècle, sous les Agilolfing Odilon et Tassilon III, s'était formé un point central de la mission iro-celtique et iro-franque dans le duché de Bavière.[4] Les moines qui œuvraient là — parmi eux notamment la grande personnalité de Virgile, l'archevêque de Salzbourg — montraient un intérêt très particulier à propager le christianisme chez les tribus slaves voisines.[5] C'est ainsi que la mission en Carinthie se déroula dans la tradition iro-celtique

---

1. Dáibhí O Cróinín, « The Irish as Mediators of Antique Culture on the Continent », in *Science in Western and Eastern Civilization in Carolingian Times*, Bâle, Ed. P.L. Butzer et D. Lohrmann, 1993, pp. 41-51 ; Mario Esposito, *Irish Books and Learning in Medieval Europe.* Aldershot, Ed. Michael Lapidge, 1990 ; Pierre Riché, *Education et culture dans l'Occident barbare, VI^e-VIII^e siècle.* 4^e éd. Paris 1995, pp. 253-358.
2. Notker, Gesti Caroli, c. I:1. *Monumenta Germaniae Historica* (ci-après : MGH) *Script. rer. Germ.*, t. XII, pp. 1 sq.
3. *Epistola ad Grimaldem*, c. XXXV. *MGH Epist.*, t. V, p. 575.
4. Romuald Bauerreiss, « Irische Frühmission in Südbayern », in *Wissenschaftliche Festgabe zum 1200-jährigen Jubiläum des Hl. Korbinian.* München, Ed. J. Schlecht, 1924, pp. 43-60 ; Heinrich Koller, « Die Iren und die Christianisierung der Baiern », in *Die Iren und Europa im frühen Mittelalter*, 1-2, Stuttgart, Ed. Heinz Löwe, 1982, t. I, pp. 342-374 ; Markus Osterrieder, *Sonnenkreuz und Lebensbaum. Irland, der Schwarzmeer-Raum und die Christianisierung der europäischen Mitte.* Stuttgart, 1995, pp. 27-48.
5. *Salzburg und die Slavenmission. Zum 1100. Todestag des hl. Methodius.* Salzburg, Ed. Hans Dopsch, 1986 ; *Virgil von Salzburg. Missionar und Gelehrter.* Salzburg, Ed. Hans Dopsch/Roswitha Juffinger, 1985 ; Alois Kuhar, *The Conversion of the Slovenes*, New York-Washington, 1959 ; Osterrieder, *Sonnenkreuz und Lebensbaum*, pp. 135-145.

de l'évêché de Salzbourg : celle-ci, en effet, mettait au centre de ses préoccupations l'éveil de la foi en tant que force de transformation ainsi que le désir d'être baptisé du nouvel évangélisé qui devait en faire librement et personnellement la demande. Les missionnaires de Salzbourg prêchaient aux Carinthiens slaves, les ancêtres des Slovènes, en leur propre langue, car c'était un principe de base des Irlandais qu'aucun missionnaire ne pouvait remplir sa mission tant qu'il ne maîtrisait pas la langue du pays. Le fait qu'ils avaient déjà « de l'expérience philologique » grâce à l'étude du gaélique et de l'ancien haut-allemand leur servit à point. En effet, les moines iro-celtiques étaient « les fondateurs de la philologie, de la langue et de la théologie populaire chez les Irlandais, les Anglo-Saxons et les Allemands » et certainement aussi chez les Slaves.[6]

Tandis qu'au IX^e^ siècle ce furent surtout des érudits irlandais, tel le grand Jean Scot Erigène, qui arrivèrent sur le continent, au X^e^ siècle suivirent plus nombreux des moines pèlerins ascétiques.[7] Dans les sources, on trouve les traces des *Scotti* (dans la nomenclature contemporaine synonyme des Irlandais) et des *Britones* surtout entre la Meuse et le Rhin, sur le sol de l'ancienne Lotharingie, bien que ces quelques traces ne mettent pas vraiment en évidence l'im-

6. Ainsi E. Tolk, *Die benediktinische Philologie und die Germanen ;* cit. d'après Franz Zagiba, *Das Geistesleben der Slaven im frühen Mittelalter. Die Anfänge des slawischen Schrifttums auf dem Gebiete des östlichen Mitteleuropa vom 8. bis 10. Jahrhundert.* Wien-Köln-Graz 1971 (= Annales Instituti Slavici 7), p. 115. Ici, il faut surtout rappeller la génèse des « Monuments de Freising », cf. Věra Čapková, « The Freising Monuments », in *Irland und die Christenheit. Bibelstudien und Mission. Stuttgart*, Ed. Próinséas ní Catháin, Michael Richter, 1987, pp. 461-472. A consulter aussi : Leo Weisgerber, « Die Spuren irischer Mission in der Entwicklung der deutschen Sprache », in *Rheinische Vierteljahrsblätter* 17 (1952), pp. 8 sq. ; Ingrid Strasser, « Irisches im Althochdeutschen ? », in *Die Iren und Europa*, t. I, pp. 399-424 ; Heinz Eggers, *Deutsche Sprachgeschichte.* T. I : *Das Althochdeutsche.* Reinbek 1963, pp. 154-163 ; Otto Kronsteiner, « Virgil als geistiger Vater der Slawenmission und der ältesten slawischen Kirchensprache », in *Virgil von Salzburg*, pp. 122-128.

7. Sur l'île verte, les partisans de la réforme des *Célí Dé,* sous la direction spirituelle du premier abbé de Tallaght, Máel-Rúain (mort en 792) avaient repris l'idéal du monachisme anachorétique, de l'ermite dans le « désert » *(dísert),* qui en même temps par son travail sert la communauté, en tant que copiste par exemple. Le sens habituel du gaélique *céle* est « compagnon » ou « époux ». Un *céle dé* était en première ligne un « ami de Dieu », un *servus dei.* Peter O'Dwyer, *Célí Dé. Spiritual Reform in Ireland 750-900*, Dublin, 1981, pp. 16 sq. ; cf. aussi William Reeves, *On the Célí Dé, Commonly Called Culdees*, Dublin, 1864.

portance culturelle du phénomène.[8] Des points centraux de l'activité des moines se formèrent dans les monastères de Liège, Nivelles, Waulsort, Aix-la-Chapelle, Metz, Gorze, Toul, Montfaucon, Trèves et Cologne.[9] Les moines irlandais furent protégés par les représentants locaux du pouvoir spirituel, tel l'évêque Adalbéron II (984-1005), un membre de la maison régnante de Lotharingie et un ancien élève de l'école monastique de Gorze, qui était un grand protecteur des Irlandais *(Scotti et reliqui sancti peregrini semper sibi dulcissimi habebantur).*[10]

Une des personnalités les plus marquantes parmi les nouveaux venus fut sûrement le moine Israël (mort avant 965). Selon les sources, il est appelé soit *Scottigena* soit *Brittigena,* ce qui indique qu'il venait très probablement d'Irlande ou du Pays de Galles.[11] Israël fit ses débuts comme moine à Laon où Jean Scot Erigène, deux générations plus tôt, avait enseigné à l'école palatine de Charles le Chauve. L'école de Laon projetait à son tour son influence sur les écoles d'Auxerre, Reims et Chartres.[12] A la fin de sa vie, Israël se retira au monastère de Saint-Maximien à Trèves où se trouvait déjà

8. Carl Selmer remarquait avec justesse : « Sur les centaines, peut-être sur les milliers [de pèlerins] qui ont parcouru le continent et ont contribué à l'édification de la vie chrétienne, il ne nous est, hélas, parvenu que quelques noms ». Carl Selmer, « Israël, ein unbekannter Schotte des 10. Jahrhunderts », in *Studien und Mitteilungen zur Geschichte des Benediktiner-Ordens* 62 (1950), pp. 69-86, ici p. 71.

9. Leo Weisgerber, « Eine Irenwelle an Maas, Mosel und Rhein in Ottonischer Zeit ? », in *Aus Geschichte und Landeskunde. Forschungen und Darstellungen. Franz Steinbach zum 65. Geburtstag.* Bonn 1960, pp. 727-750 ; Josef Semmler, « Iren in der lothringischen Klosterreform », in *Die Iren und Europa,* t. II, pp. 941-957 ; Neithard Bulst, « Irisches Mönchtum und cluniazensische Klosterreform », in *Die Iren und Europa,* t. II, pp. 958-969 ; James F. Kenney, *The Sources for the Early History of Ireland. An Introduction and Guide*, New York, 1929 ; Ingeborg Meyer-Sickendieck, *Gottes gelehrte Vaganten. Auf den Spuren der irischen Kultur und Mission in Europa*, Stuttgart, 1980 ; Rainer Reiche, « Iren in Trier », in *Rheinische Vierteljahrsblätter* 40 (1976), pp. 1-16 ; Georg Schreiber, *Irland im deutschen und abendländischen Sakralraum*, Köln, 1956 (= Arbeitsgemeinschaft für Forschung des Landes Nordrhein-Westfalen, Geisteswissenschaften 9).

10. Constantini Vita Adalberonis, c. XXVI. MGH SS, t. IV, pp. 659 sq.

11. Selmer, Israël, ein unbekannter Schotte ; Weisgerber, Irenwelle, pp. 740 sq.

12. Maïeuil Cappuyns, *Jean Scot Erigène. Sa vie, son œuvre, sa pensée.* Louvain, 1933, Reprint Bruxelles 1964 ; *Eriugena. East and West. Papers of the Eighth International Colloqium of the Society for the Promotion of Eriugenian Studies Chicago and Notre Dame 18-20 October 1991.* Ed. Bernard McGinn / Willemien Otten. Notre Dame-London 1994 ; J. Marenbon, *From the Circle of Alcuin to the School of Auxerre*, Cambridge, 1981 ; A. Clerval, *Les écoles de Chartres au Moyen Age du V^e^ au XVI^e^ siècle*, Paris, 1894.

une petite colonie de compatriotes irlandais. Ici, devenu évêque entre-temps (son nom était connu jusqu'à Merseburg) il continua son œuvre en tant que conseiller de l'archevêque de Trèves : *lux praesulis Israël.*[13] Le plus jeune frère de l'empereur Otton Ier, Brun (925-965), fut éduqué par Israël et reçut de l'Irlandais sa principale influence spirituelle : « Selon ses propres dires, cet homme éclairé [Brun] devait la plupart de son enseignement à l'évêque irlandais Israël »[14]. Il n'est donc pas surprenant si sous Brun — l'ancien chancelier de l'empereur, archevêque de Cologne et duc de Lotharingie — la proportion des Irlandais dans le clergé de Cologne augmenta considérablement. Le monastère irlandais Saint-Pantaléon, couvent favori de Brun, s'agrandit en raison de l'arrivée de moines de Saint-Maximien de Trèves. Dès 975, au plus tard, le monastère de Grand-Saint-Martin était passé sous contrôle irlandais : pendant un siècle, les Irlandais nommèrent les abbés du monastère.

Les *peregrini* irlandais furent aussi enrôlés pour convertir les Slaves de l'Elbe, sans doute à cause de leur qualité d'adaptation remarquable à de nouveaux environnements étrangers et à des conditions difficiles mais aussi parce que leur idéal anachorète les préservait de succomber aux tentations du pouvoir dans la même mesure que le clergé de l'Empire.[15] Il est caractéristique par

13. Reiche, *Iren in Trier,* pp. 1-16.

14. « Israël episcopus Scotigena, sub cuius magisterio illustrissimus hic [...] plurimum se profecisse testatus est ». « Vita S. Brunonis », c. VII, in *Lebensbeschreibungen einiger Bischöfe des 10.-12. Jahrhunderts.* Ed. Hatto Kallfelz. Darmstadt 1973 (= Ausgewählte Quellen zur deutschen Geschichte des Mittelalters XXII), pp. 169-262, ici p. 189.

15. Carl Selmer faisait remonter l'origine du nom de la forteresse de Brandebourg au saint irlandais Brendan et concluait à une mission irlandaise sur la Havel. Ce lieu est mentionné pour la première fois en octobre 948 dans le cartulaire d'Otton Ier et Brun de Cologne sous le nom de *Brendanburg.* Thietmar de Merseburg écrit en 990 *Brandaburg*, en 999 *Brandeburgensis.* Le lieu était considéré comme « île-forteresse » dans les marais de la Havel, ce qui nous rappelle bien sûr la *Navigatio Sancti Brendani,* la légende du voyage aventureux du saint irlandais Brendan. Dans un des épisodes, celui-ci cherche à pénétrer dans l'oppidum d'une île-forteresse. Selmer voyait dans Israël le compilateur de la *Navigatio.* Le plus vieux manuscrit du Xe siècle provient en tout cas de Saint-Maximien à Trèves. Carl Selmer, « The Origin of Brandenburg (Prussia), the St Brendan Legend and the Scoti of the Tenth Century », in *Traditio* 7 (1949-1951), pp. 416-433 ; Id., « Die Herkunft und Frühgeschichte der Navigatio s. Brendani », in *Mitteilungen zur Geschichte des Benediktiner-Ordens* 67 (1956), pp. 5-17 ; Id., *Israël,* pp. 30 sq. Il est probable que l'évêque Eid (Aid) de Meissen (mort en 1015) était irlandais. En 1066, un Jean

exemple qu'Adalbert de Lotharingie (mort en 981), qui avait été envoyé en 961 comme évêque missionnaire dans la Rus' et intronisé en 968 premier archevêque du nouvel archevêché de Magdeburg voué à la mission, était originaire du monastère trévois de Saint-Maximien.[16]

Parmi les centres de la réforme monastique des Xe et XIe siècles, il faut, à côté de Cluny, surtout citer la Gorze lotharingienne. En l'an 933, l'évêque de Metz, Adalbéron Ier (929-962), avait donné le monastère en ruines sur la Moselle à sept hommes venant de Toul, Verdun et Metz sous la conduite d'un certain Ainold et du futur abbé de Gorze, Jean (mort en 974). Des *peregrini* irlandais et des reclus ascétiques complétaient ce cercle. D'une certaine manière voulue et calculée à l'encontre de Cluny, qui, lui, avait ses origines dans le cénobitisme monastique, la réforme de Gorze prenait ses sources « dans la recherche insatisfaite et indéfinie des hommes pieux pour la solitude, d'après l'image orientale idéalisée de l'*eremos* »[17]. De ce fait, les monastères du courant de Gorze regardaient toujours avec sympathie ce phénomène des anachorètes et des ermites. A la recherche de modèles qui lui conviendraient, Jean se renseigna aussi sur la vie des moines au Mont Cassin et des Basiliens grecs en Italie méridionale. C'est pourquoi, dès le départ, la réforme de Gorze portait en elle un élément qui créait un lien spirituel avec l'Eglise orthodoxe.

Scot, évêque de Mecklenburg, fut sacrifié par les Obodrites. Jean Stauber, « Influences irlandaises dans la christianisation des Slaves polabes et les Polonais », in *Etudes slaves et est-européennes* 3 (1958/1959), pp. 143-153, 227-239. Jerzy Strzelczyk s'exprime plus prudemment, « Irische Einflüsse bei den Westslaven im Frühmittelalter », in *Irland und die Christenheit*, pp. 445-460.

16. Au sujet des échanges entre la Rus' et l'Empire ottonien au Xe siècle cf. Manfred Hellmann, « Ottonen und Rjurikiden », in *Jahrbücher für Geschichte Osteuropas* 29 (1981), pp. 569-576 ; Christian Lübcke, « Ottonen, Rjurikiden und Piasten. Ergänzende Bemerkungen zum Verwandtenkreis Kunos "von Öhningen" », in *Jahrbücher für Geschichte Osteuropas* 37 (1989), pp. 1-20 ; et surtout Aleksandr V. Nazarenko, « Rus' i Germanija v 70-e gody X v », in *Russia Mediaevalis* 6 (1987), pp. 38-89 ; Id., « Rus' i Germanija v IX-X vv », in *Drevnejšie gosudarstva vostočnoj Evropy 1991*, Moskva, 1994, pp. 5-138. A la tradition de Trèves et Magdeburg on rattachait aussi l'œuvre de saint Adalbert-Vojtěch (env. 956-997) qui fut ordonné en 983 évêque de Prague. Il avait fréquenté en 972-981 l'école de Magdeburg.

17. Kassian Hallinger, *Gorze-Kluny. Studien zu den monastischen Lebensformen und Gegensätzen im Hochmittelalter.* Rom 1950 (= Studia Anselmiana 22-23), Reprint Graz 1971, p. 57. Cf. Romuald Bauerreiss, *Kirchengeschichte Bayerns.* T. II, Saint. Ottilien, 1973, pp. 15 sq.

L'un des premiers monastères à joindre le mouvement réformateur fut celui de Saint-Maximien à Trèves. De là, la réforme de Gorze se propagea vers la Bavière, surtout vers Saint-Emmeran à Ratisbonne. C'est grâce à l'engagement de saint Wolfgang (924/972-994) que le mouvement put prendre pied dans la métropole bavaroise, où les Irlandais avaient été très tôt actifs.[18] Après 956, à Saint-Maximien, Wolfgang, un homme de grande culture qui avait été éduqué à la Reichenau, se lia d'amitié avec le moine Ramwold (mort en 1001) qu'il appela à Ratisbonne en 974 et nomma abbé de Saint-Emmeran.[19] Avec son évêque Wolfgang, Ratisbonne connut une première floraison culturelle. De nombreux ecclésiastiques de premier rang du XI^e^ siècle — parmi eux, des archevêques de Trèves et Magdeburg, des évêques de Merseburg, Hildesheim, Meissen, Cologne et Lièges — avaient été formés à l'école de Saint-Emmeran, qui devint bientôt célèbre pour ses travaux d'orfèvrerie et ses enluminures de livres. Wolfgang éduqua le jeune empereur Henri II ; ce dernier attribua la plupart des postes de sa chapelle royale à des hommes de l'école de Wolfgang et Ramwold.

RATISBONNE ET LA BOHÊME

Ratisbonne, d'abord résidence de l'empereur, puis résidence des ducs de Bavière (*metropolis ac sedes ducatus*) était devenue autour de l'an 1000 une des principales villes commerciales d'Europe. A

18. Dès le VIII^e^ siècle, les saints Adalbert et Erhard, qui étaient traditionnellement considérés comme irlandais, y vinrent prêcher l'Evangile. Pádraig A. Breatnach, « The Origins of the Irish Monastic Tradition at Ratisbon (Regensburg) », in *Celtica* 13 (1980), pp. 58-77, ici p. 64 ; P. Mai, « Der heilige Bischof Erhard », in *Bavaria Sancta,* Ed. Georg Schwaiger, T. II (1971), pp. 32-51. Des trois manuscrits du X^e^ siècle de la *Navigatio Sancti Brendani,* deux provenaient de Ratisbonne, de Saint-Mang et de Saint-Emmeran, et un de Saint-Maximien à Trèves.

19. Georg Schwaiger, « Der heilige Bischof Wolfgang von Regensburg (972-994). Geschichte, Legende und Verehrung », in *Regensburg und Böhmen. Festschrift zur Tausendjahrfeier des Regierungsantrittes Bischof Wolfgangs von Regensburg und der Errichtung des Bistums Prag.* Regensburg, Ed. Georg Schwaiger/Josef Staber, 1972 (= Beiträge zur Geschichte des Bistums Regensburg 6), pp. 39-60 ; Josef Klose, « Saint Wolfgang als Mönch und die Einführung der Gorzer Reform in Bayern », in *Regensburg und Böhmen,* pp. 61-88 ; Karl Hausberger, *Geschichte des Bistums Regensburg. T. I, Mittelalter und frühe Neuzeit*, Regensburg, 1989, pp. 55 sq.

Ratisbonne, au nord des Alpes, se trouvait la plaque tournante des marchandises en provenance de l'Italie, et ce n'est pas un hasard si Ratisbonne connut son ascension parallèlement à l'apogée de Venise.[20] Une importante voie commerciale partait à l'époque de Ratisbonne, passait par Prague, Olomouc, Cracovie, Sandomierz, Czerwien/Červen', Vladimir Volynskij et aboutissait à Kiev. Au IX^e siècle, elle fut principalement empruntée par les Juifs, les Arabes, les Khazares et les Varègues (ceux-ci, appelés dans le registre des douanes de Raffelstetten *Sclavi* [...] *de Rugis,* venaient vraisemblablement de la Rus' de Kiev) ; au X^e siècle vinrent s'y ajouter les Allemands et les Slaves.[21] Les principaux biens d'exportation de la Rus' étaient alors la fourrure, le miel, la cire, les chevaux et... les esclaves. Ratisbonne servait en effet de place d'échange pour le commerce extrêmement lucratif d'esclaves slaves, qui existait entre la Rus', Prague, Verdun, l'Andalousie et l'Egypte.[22]

Ratisbonne était, au point de vue religieux, culturel et spirituel, liée au monde slave surtout par Prague et la Bohême. C'est à partir de Ratisbonne que la mission franque s'était étendue au IX^e siècle vers la Bohême. Ainsi, nous pouvons constater quelle tolérance y régnait à cette époque grâce à l'exemple suivant : les ecclésiastiques de Ratisbonne, fidèles à la tradition de la mission slave de Salzbourg sous l'Irlandais Virgile, n'eurent pas recours à la violence pour interdire l'usage du slavon. Au contraire ils le tolérèrent dans la mesure où cela facilitait leur mission et contribuait au déve-

20. A Venise, les marchands de Ratisbonne présidaient traditionnellement le *Fondaco dei Tedeschi.* A. Schmid in *Lexikon des Mittelalters* (ci-après : *LexM*), t. VII, Sp. 563-569 ; Roland Schönfeld : « Regensburg im Fernhandel des Mittelalters », in *Verhandlungen des Historischen Vereins für Oberpfalz und Regensburg* 113 (1973), pp. 7-48, ici p. 24.

21. Cf. Nazarenko, *Rus' i Germanija v 70-e gody X v*, pp. 57 sq. ; Id., *Nemeckie latinojazyčnye istočniki IX-XI vekov. Teksty, perevod, kommentarij,* Moscou, 1993, pp. 59-100 ; V.G. Vasil'evskij, « Drevnaja torgovlja Kieva s Regensburgom », in *Žurnal ministerstva narodnago prosveščenija 258* (1888), pp. 121-150 ; trad. allemande, « Kiews Handel mit Regensburg in alter Zeit », in *Verhandlungen des Historischen Vereins für Oberpfalz und Regensburg 57* (1905), pp. 183-227, ici pp. 183 sq., 186 sq. ; Schönfeld, *Regensburg im Fernhandel,* pp. 7-48 ; Charlotte Warnke, *Die Anfänge des Fernhandels in Polen*, Würzburg, 1964, pp. 50-58.

22. Charles Verlinden, *L'esclavage dans l'Europe médiévale.* T. I, Paris 1955, pp. 130 sq. ; Maurice Lombard, *L'Islam dans sa première grandeur (VIII^e-IX^e siècle),* Paris, 1971, pp. 247 sq.

loppement du slave en tant que langue d'évangélisation.[23] En 870, à l'instar de ses collègues spirituels de Salzbourg, Passau et Freising, l'évêque de Ratisbonne Ambrichon ne se laissa pas entraîner dans le procès scandaleux contre l'apôtre des Slaves Méthode. Thietmar de Merseburg mentionne que son prédécesseur en poste Boson (968-970) qui avait étudié à l'école de Saint-Emmeran, écrivait et prêchait aussi en slave.[24] Dans plusieurs écrits de Ratisbonne du IXe et du Xe siècle se révèle le fort intérêt des ecclésiastiques de l'école de Saint-Emmeran pour l'idiome slave. Dans le monastère d'Ostrov, qui fut fondé en 999 par des Bénédictins du Niederaltaich près de Ratisbonne, et dans la dépendance de Veliš, érigée par les moines d'Ostrov en 1003, on a trouvé dans des manuscrits en latin des glossaires datant des XIe/XIIe siècles tantôt en slavon, tantôt en vieux-tchèque.[25]

La question de la survie possible de la liturgie slave et avec elle de la tradition de Cyrille et Méthode en Bohême a été pendant longtemps très controversée. Cependant, la recherche littéraire et linguistique a, au vu des monuments littéraires en slavon, clairement démontré que, après la chute de « l'Empire de Moravie », il y a dû avoir dans la Bohême du Xe jusqu'à la fin du XIe siècle une tradition ininterrompue de liturgie slave et d'écriture glagolitique

23. Cf. A.P. Vlasto, *The Entry of the Slavs into Christendom. An Introduction to the Medieval History of the Slavs.* Cambridge 1970, pp. 98 sq. ; Heinrich Jilek, « Die Wenzel- und Ludmila-Legenden des 10. und 11. Jahrhunderts. Neuere Forschungsergebnisse », in *Zeitschrift für Ostforschung* 24 (1975), pp. 79-147, ici p. 131 ; Joseph Staber, « Die Missionierung Böhmens durch die Bischöfe und das Domkloster von Regensburg im 10. Jahrhundert », in *Regensburg und Böhmen,* pp. 29-37.

24. « [...] Boso, antecessor meus [...], in monasterio Christi martiris Emmerammi, quod extra urbem Ratisbonam in australi parte situm est, monachus conversacione nutritus est [...]. [...] Hic ut sibi commissos eo facilius instrueret, Sclavonica scripserat verba et eos kirieleison cantare rogavit exponens eis huius utilitatem ». Thietmar von Merseburg, *Chronicon/Chronik,* c. II:36. Ed. Werner Trillmich. Berlin 1958 (= Ausgewählte Quellen zur deutschen Geschichte des Mittelalters, t. IX), p. 74.

25. Karl Bosl, « Probleme der Missionierung des böhmisch-mährischen Herrschaftsraums », in Id., *Böhmen und seine Nachbarn,* München, 1976, pp. 82 sq. ; Francis Dvorník, « Les Bénédictins et la christianisation de la Russie », in *1054-1954. L'Eglise et les églises. Neuf siècles de douloureuse séparation entre l'Orient et l'Occident,* Chevetogne, 1954, pp. 323-349, ici p. 339 ; Alfons Parczewski, « Początki chrystianizmu w Polsce i misja irlandzka », in *Roczniki Towarzystwa Przyjaciół Nauk Poznańskiego* 29 (1902), pp. 183-257, ici pp. 216 sq. Dmitrij Tschižewskij, « Kirchenslavische Literatur bei den Čechen », in Id., *Kleinere Schriften. II., Bohemica,* München, 1972 (= Forum Slavicum 13,II), pp. 11-32, ici p. 23.

qui jouait un rôle considérable dans la vie religieuse.[26] Tout comme en Dalmatie et très probablement aussi en Petite-Pologne, « on tolérait dans les cercles des Bénédictins de Bohême une sorte de symbiose du rite et de la littérature slavons avec des usages latins. [...] Les moines qui utilisaient la liturgie et la littérature slavonnes ne furent pas exclus des communautés latines des Bénédictins »[27].

Cette interaction de traditions latine et slave se manifeste particulièrement dans la personne du duc Venceslas (Václav, environ 907-929), qui devint peu après son assassinat, vers la fin du X^e siècle, saint patron de la Bohême. Le jeune Venceslas fut confié par sa grand-mère Ludmila à un prêtre à Levý Hradec, qui lui enseigna l'écriture slavonne.[28] Il trouva également en la personne de l'ancien évêque de Ratisbonne, Michel (942-972), un éducateur de culture latine. Dans la querelle qui opposait les Saxons aux Bavarois au sujet de la couronne de l'Empire, le duc de Bohême avait pris parti pour le roi saxon Henri I^er (909-936) qui lui avait donné à cette occasion une relique du patron saxon Guy (Vitus/Vít), en mémoire duquel Venceslas fit construire une église dans le château

26. Résumé par František Mareš, « Die slavische Liturgie in Böhmen zur Zeit der Gründung des Prager Bistums », in *Millenium Dioeceseos Pragensis 973-1973.* Wien-Köln-Graz 1974 (= Annales Instituti Slavici 8), pp. 95-110 ; Jaroslav Kadlec, « Das Vermächtnis der Slawenapostel Kyrill und Method im böhmischen Mittelalter », in *Cyrillo-methodianische Fragen*, Wiesbaden, 1966 (= Acta Congressus Historiae Slavicae Salisburgensis I/4), pp. 103-137 ; Vlasto, *The Entry of the Slavs*, pp. 109-113 ; Jaroslav Ludvíkovský, « The Great Moravian Tradition in the 10th Century Bohemia and Christian's Legend », in *Magna Moravia. Sborník k 1100. výročí příchodu byzantské mise na Moravu*, Praha, 1965 (= Opera Universitatis Purkynianae Brunensis 102), pp. 525-566 ; Radoslav Večerka, « Velkomoravská literatura v přemyslovských Čechách », in *Slavia* 32 (1963), pp. 398-416 ; Id., « Velkomoravská říže v české středověké tradici », in *Československý Časopis Historický* 11 (1963), pp. 289-305 ; les contre-arguments sont résumés par František Graus, « Die Entwicklung der Legenden von Kyrill und Method », in *Jahrbücher für Geschichte Osteuropas* 19 (1971), pp. 161-211.

27. Francis Dvorník, *Byzantine Missions among the Slavs. SS. Constantine-Cyril and Methodius*, New Brunswick, 1970, p. 221.

28. « Sa grand-mère Ludmila lui fit enseigner l'écriture slavonne comme à un moine et il l'apprit très bien. Plus tard, Vratislav l'envoya à Budeč et le jeune garçon se mit à apprendre la langue latine et il l'apprit bien. [...] Et Dieu donna une telle grâce à Venceslav que celui-ci se mit à comprendre les livres latins comme un bon évêque ou un bon prêtre, et lorsqu'il reposait un livre grec ou slavon qu'il venait de lire, il pouvait alors le réciter de mémoire sans peine ». Première légende en slavon du X^e siècle, éd. par Josef Vajs, *Sborník staroslovanských literárních památek o sv. Václavu a sv. Ludmile*, Praha, 1929, p. 21 ; cf. Marvin Kantor, *Mediaeval Slavic Lives of Saints and Princes*, Ann Arbor, 1983, pp. 142 sq.

de Prague. Le moine Christian, qui était lui-même très proche de la tradition cyrillo-méthodienne, loue dans sa Vie « l'heureuse amitié » entre Henri et Venceslas.[29] Le clergé de Ratisbonne ne s'opposa pas à cette réorientation politique et culturelle de la Bohême. Selon la première Vie consacrée à Venceslas, écrite entre 974 et 983 par un moine de Saint-Emmeran, *Crescente fide christiana*, Venceslas envoya à Ratisbonne des émissaires auprès de l'abbé-évêque Tuton (894-930) qui avait un don prophétique, afin d'obtenir la permission de construire Saint-Vít : « L'évêque Tuton étendit ses mains en signe de remerciement et dit : "Qu'il soit dit à mon fils béni Venceslas : ton église est déjà construite dans sa splendeur devant le Seigneur" »[30]. En 973 enfin, le successeur de Tuton, Wolfgang, donna son accord pour que la Bohême soit enlevée du diocèse de Ratisbonne et que soit fondé un évêché propre à Prague subordonné à Mayence.

LES MONASTÈRES ÉCOSSAIS

Il a déjà été mentionné plus haut que la réforme des *Celi Dé* a influencé le mouvement des ermites sur le continent, surtout naturellement dans les cas où les représentants du mouvement ermite étaient d'origine irlandaise.[31] En effet, l'intensité grandissante des pèlerinages à distance et la fondation « des monastères écossais » (*scotorum,* c'est-à-dire irlandais) en Europe centrale sont étroitement liées à la dernière grande vague de moines-pèlerins irlandais aux X^e^ et XI^e^ siècles. L'exemple de saint Colman (Coloman), qui quitta l'Irlande en 1012 pour faire un pèlerinage à Jérusalem est très représentatif. Colman n'atteignit jamais son but — il fut torturé à mort le 16 juillet 1012 à Stockerau sur le Danube en

29. « [...] Henrici, regis Saxoniorum, [...] cui felix isdem amicus iungebatur assidue ». Christian, *Vita et Passio S. Wenceslai,* c. VII, éd. Josef Pekař, *Die Wenzels- und Ludmila-Legenden und die Echtheit Christians*, Prag, 1906, p. 111.

30. *Crescente fide,* c. VI, éd. Václav Chaloupecký, *Pramony X. století legendy Kristiánovy o svatým Václavu a svaté Ludmile,* Praha, 1939 (= Svatováclavský sborník na památku 1000. výročí smrti knížete Václava svatého II/2), p. 499. Cf. Erwin Herrmann, « Bischof Tuto von Regensburg (894-930) », in *Regensburg und Böhmen,* pp. 17-28 ; Josef Staber, « Die älteste Lebensbeschreibung des heiligen Wenzel und ihr Ursprungsort Regensburg », in *Das christliche Slaventum.* Ed. Franz Zagiba. Wiesbaden 1970 (= Annales Instituti Slavici 6), pp. 183-193.

31. O'Dwyer, *Célí Dé,* p. 12.

Basse-Autriche. Deux ans plus tard seulement, le comte Henri Ier de Babenberg ordonna que les reliques de l'Irlandais soient transférées au monastère de Melk où l'empereur Henri II fit ériger une tombe imposante. Colman fut, de plus, après sa mort déclaré patron du duché de l'Autriche. La vénération de ses reliques entraîne un renouveau du chemin de pèlerinage jusqu'à Melk, d'où l'on traversait les Balkans, passait par Byzance et atteignait le Saint-Sépulcre. A cet effet, les couvents écossais le long du Danube servaient d'hospices aux pèlerins.[32]

Une caractéristique des moines-pèlerins iro-celtiques était « leur incroyable talent d'adaptation et leur facilité de contact »[33]. Dans la spiritualité irlandaise, on trouve, de plus, de nombreux échos à la spiritualité et à la piété de la chrétienté orientale. Les Irlandais ont parfois aussi du point de vue théologique suivi leur propre chemin : par exemple, au VIIe siècle, dans la querelle pour la fixation de la date de Pâques, puis au IXe siècle, quand Jean Scot Erigène, un grand admirateur de Denis l'Aréopagite, le Père de l'Eglise grecque, fit part de sa consternation dans « l'affaire du *filioque* »[34]. Si sur certains points, les Pères des Eglises grecque et latine n'étaient pas d'accord, Jean Scot donnait régulièrement raison aux Grecs car — ainsi justifiait-il son point de vue — les Grecs formu-

32. Schreiber, *Irland*, p. 62 ; Meyer-Sickendieck, *Gottes gelehrte Vaganten*, pp. 272 sq. L'empereur Frédéric Barberousse trouva aussi lors de son arrivée en Bulgarie un monastère avec à sa tête un abbé irlandais. C'était probablement un hospice pour les croisés et les pèlerins. W. Wattenbach, « Die Kongregation der Schottenklöster in Deutschland », in *Zeitschrift für christliche Archäologie und Kunst* 1 (1856), pp. 21-30, 49-58, ici p. 51.

33. Ludwig Hammermayer, « Die irischen Benediktiner- "Schottenklöster" » in Deutschland und ihr institutioneller Zusammenschluß vom 12. bis zum 16. Jahrhundert », in *Studien und Mitteilungen zur Geschichte des Benediktiner-Ordens* 87 (1976), pp. 258-338, ici p. 257.

34. Jean, qui ne cachait pas son enthousiasme pour la pensée et la langue grecques, fut très fortement marqué par la controverse du *filioque*. Mais il ne voulait pas prendre ouvertement position. Du point de vue théologique, il approuvait l'avis du patriarche grec Photios. Dans son introduction à la traduction de l'Aréopagitica, l'Irlandais loue Charles le Chauve d'avoir « réveillé les érudits latins, en les ayant conduits aux sources grecques les plus pures et les plus riches *(ad purissimos copiosissimosque Graium latices)* ». John Meyendorff, « Remarks on Eastern Patristic Thought in John Scottus Eriugena », in *Eriugena. East and West*, p. 53f ; Aleksandr Brilliantov, *Vlijanie vostočnago bogoslovija na zapadnoe v proizvedenijach Ioanna skota Erigeny*, Saint-Pétersbourg, 1898, pp. 275-280.

laient mieux et avaient des pensées plus profondes.[35] L'esprit de Jean Scot resta vivant à Ratisbonne jusqu'au XII^e siècle comme on peut le constater par exemple dans l'œuvre du célèbre écrivain Honorius Augustodunensis, qui vécut comme *inclusus* à Ratisbonne de 1126 à 1137.[36] Que les Irlandais étaient proches de la spiritualité gréco-orientale se laisse aussi prouver par leur grande passion pour la littérature apocryphe provenant des sources grecques et syriennes.[37] En Europe centrale, l'intérêt pour le monde de la pensée grecque trouva un terrain fertile, car en effet « une petite Grèce » était en train de naître entre la Meuse et l'Elbe à la suite de « la Renaissance ottonienne ». En 972, l'empereur Otton II épousa Théophanou (956-991), la nièce de l'empereur byzantin Jean I^er Tzimiskes (969-976). Leur fille Sophie fut élevée au couvent de Gandersheim, qui était alors un centre remarquable de culture grecque.[38]

On trouve aussi de nombreux parallèles entre la tradition de l'ascétisme et du monachisme en Irlande et celle de la Rus' de Kiev, surtout au monastère des Grottes, la Pečerskaja Lavra. Il nous manque malheureusement des recherches de base qui comparent l'idéal de piété et la spiritualité des moines de Kiev avec ceux des ascètes monastiques qui étaient connus sur le continent depuis le XI^e siècle sous le nom des *inclusi.* Si pour les ermites l'idéal consistait à s'isoler du monde dans une nature sauvage, pour les *inclusi* il était au contraire primordial d'être enfermé dans une cellule au milieu de grandes colonies et villes : ils se considéraient en effet comme les prisonniers volontaires de Jésus-Christ. Les *inclusi* tenaient leur inspiration des mêmes sources que les moines du monastère des Grottes de Kiev, à savoir les écrits des Pères de l'Eglise

35. « Graeci autem solito more res acutius considerantes expressiusque significantes... » *De divisione naturae* 5,55. PL, CXXII, col. 955A.

36. Grâce à son recueil d'extraits de textes, *Clavis physicae,* Honorius fit redécouvrir Jean Scot Erigène dans l'espace allemand. Paolo Lucentini, « La Clavis physicae di Honorius Agustodunensis e la tradizione eriugeniana nel seculo XII », in *Jean Scot Eriugène et l'histoire de la philosophie. Actes du colloque de Laon 7-12 juillet 1975*, Paris, 1977 (= Colloques internationaux du Centre national de la recherche scientifique 561), pp. 405-414 ; Hausberger, *Geschichte des Bistums Regensburg* I, pp. 90 sq.

37. Il est utile de comparer les textes présentés par Martin McNamara, *The Apokrypha in the Irish Church*, Dublin, 1975, et Aurelio de Santos Otero, *Die handschriftliche Überlieferung der altslavischen Apokryphen.* 2 vol., Berlin, 1978-1981 (= Patristische Texte und Studien, 20, 23).

38. Voir *Kaiserin Theophanu.* Ed. A. von Euw/P. Schreiner. 2 vol, Köln, 1991.

et des saints stylites de Syrie, de Palestine et de Cappadoce qui, déjà au VI^e siècle, étaient répandus en Irlande.[39] Les *inclusi* vivaient emmurés dans l'église avec une ouverture qui donnait directement sur l'autel. De l'extérieur, trois fois par semaine, on leur faisait passer la nourriture qui était de l'eau et du pain. Leur cellule n'était jamais chauffée et ils creusaient leur tombe eux-mêmes. Leur principale activité à côté de leur vie contemplative consistait à recopier des livres. Comme ils possédaient souvent des dons de prophétie et avaient des visions, ils étaient d'extraordinaires conseillers et savaient réconforter non seulement le peuple ordinaire mais aussi les chevaliers, les évêques et les abbés.[40] A Ratisbonne, il y avait depuis le XI^e siècle un très grand nombre d'*inclusi*. Rien que pour la première partie du XIV^e siècle, on en compte seize, dont quatre d'origine irlandaise. Les Irlandais se firent emmurer dans les monastères de Niedermünster, Obermünster, Mittelmünster et Sacre-Saint-Pierre.[41]

Autour de l'an 1067, l'Irlandais Muiredach mac Robertaigh, qui plus tard devait être connu sous le nom latin de Marianus Scotus[42], quitta son Donegal natal avec deux compagnons pour faire un pèlerinage à Rome. Les trois passèrent d'abord quelques temps au Mont-Saint-Michel de Bamberg et puis continuèrent leur route par Eichstätt et Ratisbonne où ils furent reçus au couvent d'Obermünster par un compatriote, l'*inclusus* Merchertac. En 1040, Merchertac s'était fait emmurer dans une petite cellule située derrière le mur du chœur oriental où il vécut ainsi trente-cinq ans. Il avait atteint, en tant que conseiller spirituel, une telle réputation que le pape Léon II, en 1052, profitant d'un séjour à Ratisbonne, vint lui rendre visite dans sa cellule.[43]

---

39. Otmar Doerr, *Das Institut der Inklusen in Süddeutschland*, Münster, 1934 (= Beiträge zur Geschichte des alten Mönchtums und des Benediktinerordens 18), pp. 24 sq.
40. *Ibid.* p. 67.
41. *Ibid.* pp. 125 sq.
42. A ne pas confondre avec son compatriote, Marianus Scotus alias Móel-Brigte de Moville (Co. Down, 1028-1083), auteur d'une chronique du monde en trois volumes, qui mourut à Mayence comme *inclusus* en 1083.
43. *Vita S. Mariani, abbatis Ratisponensis,* c. IV, in *Acta Sanctorum,* 9. Févr. II (1658) ; Hugo Graf von Walderdorff, « Saint. Mecherdach und Saint. Marian und die Anfänge der Schottenklöster in Regensburg », in *Verhandlungen des Historischen Vereins für Oberpfalz und Regensburg* 34 (1879), pp. 187-232, ici p. 200 ; D.A. Binchy, *Die irischen Benediktinerklöster in Regensburg.* Thèse, München, 1923 ; Mark Dilworth, *The Scots in Franconia. A Century of Monastic Life*, Edin-

Marianus décida en commun avec ses compagnons Jean et Candidus[44] de rester à Obermünster et d'être le *dilectus frater* de l'*inclusus*. En 1076, l'abbesse Willa fit donation aux Irlandais de la petite église du Sacre-Saint-Pierre *(Wihen Sancti Petri)* à l'extérieur de la ville où furent érigées pour Marianus et ses compagnons des cellules.[45] Marianus devint célèbre en tant que copiste et auteur de livres, *multa et prolixa volumina*, tâche qu'il accomplissait jusque très tard dans la nuit. On commença en Irlande à recruter pour la colonie à Ratisbonne ; ainsi Marianus devint le chef d'une communauté spirituelle où vivaient des *inclusi* sur le modèle des *Célí Dé* et il le resta jusqu'à sa mort en 1081.[46] En 1090, les moines déménagèrent du Sacre-Saint-Pierre, s'installèrent à Saint-Jacques (mentionné pour la première fois par les sources en 1087) et se soumirent seulement alors, après l'élection du premier abbé, à la règle bénédictine.[47] Le comte de Regensburg Otton acheta alors un château qui fut transformé en monastère. En 1110-1111, la nouvelle église fut dédiée *in honorem S. Jacobi et S. Gertrudis virginis*.[48] Vers 1180-1184, fut construite une deuxième église romane dédiée à Jacques, qui existe toujours.

Dès le premier février 1089, l'empereur Henri IV prit Sacre-Saint-Pierre et tous les *Scotigene* qui y vivaient sous sa protection. En 1112, Henri V accorda au monastère Saint-Jacques le premier privilège impérial. Dans le proche entourage des empereurs Henri V et Conrad III, les *Scotti* étaient employés comme *cappellani,* c'est-à-dire en tant que secrétaires, chroniqueurs et négocia-

---

burgh-London, 1974, pp. 11-22 ; Id., « Marianus Scotus – Scribe and Monastic Founder », in *Scottish Gaelic Studies* 10 (1965), pp. 125-148 ; Breatnach, *The Origins of the Irish Monastic Tradition,* pp. 67 sq.

44. Jean devint plus tard ermite emmuré dans la fondation bénédictine de Göttweig en Basse-Autriche. Candidus s'établit à Jérusalem.

45. G.A. Renz, « Beiträge zur Geschichte der Schottenabtei St. Jabob und des Priorats Weih St. Peter in Regensburg », in *Studien und Mitteilungen zur Geschichte des Benediktiner-Ordens* 16 (1895), pp. 64-84, 250-259, 418-425, 574-581, ici p. 250.

46. Michail Šajtan, « Irlandskie èmigranty v srednie veka », in *Srednevekovoj byt.* Leningrad, Ed. Ol'ga Dobiaš-Roždestvenskaja, 1925, pp. 179-205, ici p. 195 ; W. Wattenbach, *Die Kongregation der Schottenklöster in Deutschland,* pp. 26 sq. ; Meyer-Sickendieck, *Gottes gelehrte Vaganten,* pp. 279 sq.

47. Pádraig A. Breatnach, *Die Regensburger Schottenlegende – Libellus de fundacione Consecrati Petri.. Untersuchung und Textausgabe*, München, 1977 (= Münchner Beiträge zur Mediävistik und Renaissanceforschung 27), p. 237.

48. Renz, *Beiträge zur Geschichte der Schottenabtei,* p. 252 ; Walderdorff, *St. Mecherdach und St. Marian,* p. 232.

teurs. Seule l'aide active des plus hauts mécènes princiers et ecclésiastiques de l'Empire[49] permit, dans l'espace danubien, une vague de fondations de monastères écossais qui avaient tous leur origine dans la maison mère de Ratisbonne.[50] En 1185, le pape Lucien III accorda aux monastères écossais le libre choix de leur abbé ; en 1215, il existait déjà une congrégation de monastères *Scotorum* allemands, dont l'abbé de Saint-Jacques était à la tête. La congrégation jouissait de l'autonomie à l'intérieur de l'ordre bénédictin : elle n'était pas obligée de rendre des comptes aux évêques mais au Saint-Siège seulement.[51]

Les monastères écossais avaient une particularité : ils avaient été construits à des carrefours commerciaux du continent ou au bord des voies commerciales. Ainsi ils pouvaient servir d'écoles monastiques, d'hôpitaux et d'hospices pour les pèlerins et les voyageurs de commerce ; mais en même temps, les *Scotti* approuvaient et soutenaient les idéaux ascétiques des *inclusi*. Les moines irlandais, qui étaient en règle générale très aimés par la population, ne venaient pas pour la plupart directement d'Irlande. Ils avaient été auparavant par monts et par vaux à travers l'Europe et en Terre Sainte. Ainsi, un des premiers habitants de Sacre-Saint-Pierre, Machantinus, entendit parler, lors de son pèlerinage, dans les lieux saints et lors de ses voyages « en Asie, en Europe et en Afrique » du célèbre monastère et « il eut le désir d'y venir et de s'y installer, ce qu'il fit. Après son arrivée, il se fit enfermer dans une cellule. [...] A ses heures de loisir, il raconta à ses frères et aux anciens de Sacre-Saint-Pierre ce qu'il avait vu et entendu dans les régions

49. Hammermayer, *Die irischen Benediktiner- « Schottenklöster »*, p. 263.

50. En Allemagne, il y avait en tout douze monastères mais nous n'avons les preuves de l'existence que de neuf d'entre eux. C'étaient ceux de Bamberg, Würzburg (en 1134, l'abbé Dermitius envoya le prieur Macarius, célèbre en raison de sa grande érudition, avec onze frères à Saint-Jacques de Würzburg), Nuremberg (Saint-Egide, 1140), Saint-Jacques à Constance (1142), Sainte-Croix à Eichstätt (1147/49), Saint-Jacques à Erfurt (après 1136), Sainte-Marie à Vienne (vers 1155, 1158, 1161, fondé par le duc Henri Jasomirgott ; ce monastère fut occupé jusqu'en 1400 par les moines irlandais), Saint-Nicolas à Memmingen (1168) et Kelheim (1232). Le nombre élevé des nouvelles fondations rendit nécessaire un voyage en Ecosse et dans l'Ulster où l'abbé de Ratisbonne Christian fut très aimablement accueilli par le roi David dont il reçut des dons. Voir Hammermayer, *Die irischen Benediktiner- « Schottenklöster »*, pp. 261 sq. ; désormais, l'ouvrage de base est : H. Flachenecker, *Schottenklöster. Irische Benediktinerkonvente im hochmittelalterlichen Deutschland*, Paderborn-München-Wien-Zürich, 1995.

51. Šajtan, *Irlandskie èmigranty*, p. 197.

d'Asie, d'Afrique, d'Europe et chez les peuples barbares. Il leur fit le récit aussi de la fin de ses compagnons, cinquante saints hommes venus d'Irlande, qui périrent lorsqu'ils visitèrent les tombes des apôtres »[52].

IZJASLAV-DMITRIJ ET GERTRUDE-OLISAVA

Le prince de Kiev, Jaroslav-Georgij le Sage (978-1054), inaugura une ligne politique en matière de mariages, qui consistait à lier la Rus' avec les grandes dynasties européennes. Ainsi, son fils aîné Izjaslav-Dimitrij (1024/1025-1078) avait épousé la princesse Gertrude (environ 1020/4 janvier 1107), la fille du roi polonais Mieszko II Lambert (990-1034) et de la noble rhénane Richéza (morte en 1063) de la famille des Ezzonides.[53] Gertrude mit trois garçons au monde : Mstislav qui mourut jeune en 1071, Jaropolk-Petr (avant 1050-1087) et Svjatopolk-Mikhail II (1050-1113). Kazimierz Ier (1016-1038), le frère de Gertrude, avait pris pour femme en 1043 la plus jeune sœur de Jaroslav le Sage, à savoir Marija Dobronega (morte en 1087).

Le mariage des parents de Gertrude, Mieszko II et Richéza, avait déjà été décidé en l'an 1000 entre l'empereur Otton III et le roi polonais Bolesław Ier Chrobry pour sceller leur pacte d'amitié au dessus de la tombe de saint Adalbert dans la cathédrale de

52. Breatnach, *Die Regensburger Schottenlegende,* p. 149.

53. Ezzon, le grand-père de Gertrude du côté maternel, comte palatin de Lotharingie (env. 955-1034) était l'un des hommes les plus importants de l'Empire. Il soutenait les Ottonides et il avait épousé en 991 la fille de Otton II et Théophanou, Mathilde de Saxe. La sœur de Ezzon, Richéza (mort en vers 1049) était abbesse de Nivelles. Le fils de Ezzon, Otton II (mort en 1047), comte palatin de Lotharingie, épousa la fille du pape Léon IX (Bruno de Egisheim). Son deuxième fils Hermann fut de 1036 à 1056 archevêque de Cologne et responsable des affaires italiennes de l'Empereur : il baptisa et couronna Henri IV. Son troisième fils Henri devint abbé de Gorze. Toutes les filles de Ezzon, à l'exception de Richéza, devinrent abbesses de Nivelles, Mayence, Gandesheim, Cologne et Essen. Franz Steinbach, *Die Ezzonen,* in *Collectanea Franz Steinbach. Aufsätze und Abhandlungen zur Verfassungs-, Sozial- und Wirtschaftsgeschichte, geschichtlichen Landeskunde und Kulturraumforschung.* Ed. Franz Petri et Georg Droege. Bonn 1967, pp. 36-55 ; Ursula Lehwald, *Die Ezzonen. Das Schicksal eines rheinischen Fürstengeschlechts,* in *Rheinische Vierteljahrsblätter* 43 (1979), pp. 120-168.

Gniezno.[54] En 1013, le mariage fut enfin célébré ; l'attente qui l'avait précédé est résumée par le chroniqueur du monastère des Ezzonides à Brauweiler : « Ils n'étaient pas peu ceux qui espéraient que, grâce à cette union, ce *regnum Sclavorum* resterait lié au *regno Theutonicorum*, ce que beaucoup ne jugeaient pas comme un espoir vain »[55]. Le monastère de Brauweiler, fondé en 1024, fut le premier monastère de la réforme de Gorze dans l'évêché de Cologne. Par la suite, l'église polonaise fut aussi réformée d'après le modèle de Gorze avec l'aide des ecclésiastiques irlandais de la région rhénane, du Brabant et des Flandres. Mieszko II prit le nom de baptême de Lambert qui était coutumier parmi les comtes de Louvain et, plus tard, les ducs de Brabant.[56] Sa fille fut baptisée sous le nom de Gertrude, d'après le nom de la grande sainte du VII^e^ siècle,[57] ce qui montre que le rayonnement du monastère de Nivelles en Brabant s'étendait jusqu'à la Pologne.[58] La grand-tante de Gertrude, l'Ezzonide Richéza, devint abbesse de Nivelles et fut remplacée, après 1051, par la sœur de Gertrude, Adelheid. Gertrude fut éduquée par des ecclésiastiques irlandais soit à Nivelles même

54. Peter Schreiner, *Königin Richeza, Polen und das Rheinland/Królowa Rycheza, Polska i Nadrenia. Historische Beziehungen zwischen Deutschen und Polen im 11. Jahrhundert*, Pulheim-Poznań, 1996, p. 59 ; Herbert Ludat, *An der Elbe und Oder um das Jahr 1000. Skizzen zur Politik des Ottonenreiches und der slavischen Mächte in Mitteleuropa*, Graz-Köln-Wien, 1971, pp. 77 sq. ; Gerald Labuda, *Mieszko II król Polski (1025-1034). Czasy przełomu w dziejach państwa polskiego*, Kraków, 1992 ; Pierre David, *Les Bénédictins et l'ordre de Cluny dans la Pologne médiévale*, Paris, 1939, pp. 17 sq.

55. *Brunwilarensis monasteri fundatorum actus*, c. XII. *MGH SS*, t. XIV, p. 133 ; Schreiner, *Königin Richeza, Polen und das Rheinland*, p. 65. A propos du couvent de Brauweiler cf. aussi Wincenty Swoboda, « Brauweiler », in *Słownik Starożytności Słowiańskych* (ci-après : SSS), t. VII, suppl. A-C, pp. 521 sq. ; Walter Bader, *Die Benediktinerabtei Brauweiler bei Köln*, Berlin, 1937.

56. Saint Lambert était patron de Liège. Depuis que Sédulius Scotus avait enseigné à l'école de Saint-Lambert (après 848), il y avait là une colonie irlandaise. Stauber, *Influences irlandaises*, p. 230 ; Stanisław Kętrzyński, « Gertruda », in *Polski Słownik Biograficzny* (ci-après : PSB), t. VII, pp. 405 sq.

57. Sainte Gertrude de Nivelles (morte en 653 ou 659) entretenait des relations très étroites avec les peregrini irlandais. Le culte de cette sainte était l'un des plus répandus au Moyen Age, particulièrement au Brabant, en Allemagne et en Pologne. L'abbaye de Nivelles, Saints-Colomban-et-Bénédict, fut fondée en 647 par Gertrude et sa mère Ita. C'était une abbaye double pour moines et moniales. Les moines venaient d'Irlande, les livres de Rome. L'abbé du monastère était sous l'autorité de l'abbesse. J.J. Hoebanx, *L'abbaye de Nivelles des origines au XIV^e^ siècle*, Bruxelles, 1952 (= Mémoires de l'Académie Royale de Belgique 46), p. 60. En 972, Otton II offrit l'abbaye à son épouse, la Grecque Théophanou.

58. Hoebanx, *L'abbaye de Nivelles*, p. 118.

ou dans une abbaye du diocèse de Cologne.[59] Dans ce contexte, nous pouvons mentionner l'œuvre du moine irlandais Aaron (mort en 1059) qui, sous le règne de Kazimierz I[er], le frère de Gertrude, réorganisa l'église polonaise.[60] En 1046, l'Ezzonide Henri, l'oncle de Gertrude et archevêque de Cologne, l'avait sacré évêque de Cracovie, où Kazimierz avait déplacé sa résidence. Remarquons enfin que le premier abbé du monastère bénédictin Saint-Pierre-et-Paul en Petite-Pologne, à Tyniec près de Cracovie, qui portait le nom très caractéristique d'Anchoras, était d'origine irlandaise.[61] Cela est d'autant plus remarquable que Tyniec, qui avait été fondé par Kazimierz, a été mis en rapport avec la survivance de la tradition cyrillo-méthodienne.[62]

---

59. Z. Kosłowska ; W. Molé, « Gertrudy kodeks », in *SSS*, t. II, p. 101.

60. Voir surtout Gerard Labuda, « Aron », in *SSS*, t. VII, suppl. A-C, p. 379 ; Anna Czudowska, « Aron », in SSS, t. I, p. 49 ; PSB, t. I, p. 165f ; Karolina Lanckorońska, *Studies on the Roman-Slavonic Rite in Poland,* Roma, 1961 (= Orientala christiana analecta 161), pp. 57 sq., 96 sq. ; David : *Les Bénédictins et l'ordre de Cluny*, pp. 27 sq. ; F. Pohorecki, « Kilka słów o Aronie, pierwszym opacie tynieckim », in *Kwartalnik Historyczny 36* (1922), pp. 1-10.

61. Strzelczyk, *Irische Einflüsse,* p. 453 ; Aleksander Gieysztor, « Iro-szkockie związki z Polską », in *SSS,* t. II/2, p. 292 ; Id., « Początki Tyńca », in *Znak* 28 (1976), no. 261, pp. 315-324 ; Id., « Tyniec », in *SSS,* t. VI, p. 235 ; Gerald Labuda, « Z dyskusji nad początkami klasztoru benedyktyńskiego w Tyńcu », in *Symbolae historiae artium. Studia z historii sztuki dedykowane Lechowi Kalinowskiemu,* Warszawa, 1986, pp. 93-109 ; Parczewski, *Początki chrystianizmu w Polsce,* pp. 251 sq.

62. Au XVII[e] siècle, l'archiviste bénédictin de Tyniec, Stanisław Sczygielski, affirme que des moines « slaves » seraient arrivés à Tyniec de Pannonie. P. Sczygielski, *Aquila Polono-Benedictina...* Cracoviae 1663 ; cit. d'après Lanckorońska, *Studies on the Roman-Slavonic Rite,* p. 94 ; Frank Kmietowicz, *Kiedy Kraków był « Trzecim Rzymem ».* Białystok, 1994, pp. 56 sq., 81 sq. Le père de Gertrude et de Kazimierz, Mieszko II, tolérait peut-être à côté de la liturgie latine aussi les liturgies slave et grecque. La duchesse Mathilde de Haute-Lotharingie, la fille du duc Hermann de Souabe, lui envoya en 1026/1027 l'*ordo romanus* (le calendrier liturgique) pour l'étudier. Dans la lettre d'accompagnement, elle écrit : « Bien que tu puisses louer Dieu dans ta propre langue [la slave] et en latin, tu as préféré y ajouter aussi la grecque » *(Cum in propria et in latina Deum digne venerari posses in hoc tibi non satis graecam superaddere maluisti).* Lanckorońska, *Studies on the Roman-Slavonic Rite,* p. 40 ; Schreiner, *Königin Richeza, Polen und das Rheinland,* p. 77. En ce qui concerne la question de la continuité probable de la liturgie cyrillo-méthodienne en Petite-Pologne cf. Gerard Labuda, « O obrządku słowiańskim w Polsce południowej, czyli Kraków biskupi przed rokiem 1000, in Id., *Studia nad początkami państwa polskiego*, Poznań 1988, t. II, pp. 83-166 ; Adolf Stender-Petersen, « Die kyrillo-methodianische Tradition bei den Polen », in *Cyrillo-Methodiana. Zur Frühgeschichte des Christentums bei den Slaven 863-1963.* Ed. M. Hellmann/R. Olesch/B. Stasiewski/F. Zagiba, Köln-Graz, 1964, pp. 440-469, ici pp. 446 sq.

Le mariage entre Gertrude et Izjaslav avait un arrière-plan très vaste et plutôt problématique, car c'est au cours de ces années-là que se produisit le schisme entre Rome et Constantinople. Le 16 juillet 1054, dans la capitale de l'empire byzantin une délégation romaine conduite par le cardinal Humbert de Silva Candida (mort en 1061), le chancelier Frédéric de Lotharingie et l'archevêque Pierre d'Amalfi jetèrent juste avant la messe sur l'autel de la Hagia Sofia la bulle papale contre le patriarche byzantin Michel Kerularios, Léon d'Ohrid et ses partisans. Ce à quoi, le 24 juillet, le patriarche risposta en excommuniant les Latins.[63]

Pendant presque vingt années, le règne d'Izjaslav-Dmitrij Jaroslavič à Kiev (1054-1073 et 1077-1078) fut marqué par d'incessantes rivalités et luttes pour le pouvoir entre les membres de la dynastie régnante des Riourikides. Déjà à l'automne 1068, le prince avait dû fuir à Cracovie devant ses frères et ce n'est qu'avec l'aide des troupes polonaises qu'il put, après quelques mois, remonter sur le trône. Sous la direction d'Izjaslav, on transféra le 20 mai 1072 dans une nouvelle église en bois à Vyšgorod les reliques des deux princes martyrs Boris et Gleb, appelés « ceux qui souffrent la passion » (*strastoterpcy*), qui représentaient le modèle de l'amour fraternel. Lors de cet évènement, ils furent déclarés saints.[64] La vénération pour les premiers saints russes n'influa pourtant aucunement sur la manière dont les Jaroslaviči se traitaient entre eux. En mars 1073, Izjaslav dut ainsi s'exiler une seconde fois avec sa famille. Tout d'abord, il essaya d'obtenir de l'aide auprès de l'empereur Henri IV qu'il rencontra à Mayence en décembre 1074 ou janvier 1075. Mais celui-ci échoua dans sa tentative de conciliation à Kiev.[65] En 1075, Izjaslav, Gertrude et leur fils Jaropolk-Petr, se tenaient dans la forteresse de Dédi II, le margrave de la Basse-Lusace. Sa femme Adèle de Louvain était par l'oncle de la princesse Gertrude parente avec celle-ci. Le lien entre

63. Steven Runciman, *The Eastern Schism. A Study of the Papacy and the Eastern Churches during the 11th and 12th Centuries*, Oxford, 1955 ; Anton Michel, « Schisma und Kaiserhof im Jahre 1054. Michael Psellos », in *1054-1954*, t. I, pp. 351-440.

64. *Lavrent'evskaja letopis'. Vyp. 1 : Povest' vremennyx let.* Réd. : E.F. Karskij. 2e éd., Leningrad, 1926 (= Polnoe sobranie russkich letopisej 1), col. 181 sq. sous l'an 1072 (ci-après : *PVL*).

65. *Annales Lamberti* sous l'an 1075, Lambert von Hersfeld, *Annalen*, Ed. O. Holder-Egger et W.D. Fritz. Darmstadt 1962 (= Ausgewählte Quellen zur deutschen Geschichte des Mittelalters 13), pp. 262, 300.

les familles se resserra encore plus quand Jaropolk épousa Cunégonde, la fille d'Adèle.[66]

La fuite précipitée d'Izjaslav eut lieu à un moment où la lutte pour l'investiture entre l'empereur Henri IV et le pape Grégoire VII atteignait son point culminant. En Europe centrale, celle-ci ébranla les conditions politiques à un tel point qu'elle créa pratiquement une situation de guerre civile. En ce qui concernait ses problèmes personnels, le prince de Kiev dut reconnaître que, deux ans auparavant, pendant qu'il était en fuite, son allié potentiel le plus puissant, le duc polonais Boleslaw II, non seulement lui avait volé tous ses objets de valeur mais qu'il avait aussi fait la paix avec ses frères rebelles à Kiev. Izjaslav, qui se tenait alors à Prague[67], envoya son fils Jaropolk au Saint-Siège à Rome. Peut-être n'avait-il pas perdu de vue que Boleslaw était du côté de Grégoire VII dans la lutte pour l'investiture. Mais les vraies raisons de ce voyage restent un mystère. D'un côté se révèle la loyauté de Gertrude vis-à-vis de Rome lorsqu'elle donne à son cher *unicus filius* le nom de Jaropolk-Petrus. Pourtant, en même temps, il est à exclure qu'Izjaslav ou son fils pensaient à soumettre leurs propres personnes ou la Rus' de Kiev à l'Eglise romaine. « Le fait que l'Eglise russe, spécialement le monastère des Grottes, soutenait Izjaslav et son fils Jaropolk-Petr réduit à néant les spéculations selon lesquelles Izjaslav essayait de mettre l'Eglise métropolite de Kiev sous l'obédience de Rome »[68]. Au contraire, Izjaslav entretenait des relations spirituelles particulièrement chaleureuses avec Feodosij (Théodose), le grand abbé et saint de la Pečerskaja Lavra.[69] En

66. Theodor Ediger, *Rußlands älteste Beziehungen zu Deutschland, Frankreich und der römischen Kurie,* Thèse, Halle 1911, pp. 51 sq.

67. Le duc Vrastilav II était doublement parent avec la famille de Kiev : sa première femme Adleyta de Hongrie était la nièce de Izjaslav, sa deuxième femme Swatawa de Pologne, la nièce de Gertrude.

68. Telle est l'opinion d'Andrzej Poppe in *LexM,* t. V, p. 843.

69. « C'est surtout le prince Izjaslav ami du Christ *(khristoljubivyj)* qui éprouvait de la sympathie pour le Béni [Feodosij] », *Paterikon du monastère des Grottes de Kiev,* d'après l'édition de D. Abramovič éd. par Dmitrij Tschižewskij, *Das Paterikon des Kiever Höhlenklosters,* München, 1967, p. 42. On ne peut pas attribuer la soi-disante « Lettre à Izjaslav sur les Latins » — une violente polémique contre les usages des chrétiens latins — à Feodosij Pečerskij, mais plutôt à Feodosij le Grec qui l'adressa à Izjaslav Mstislavič (1146-1154). Cf. Gerhard Podskalsky, *Christentum und theologische Literatur in der Kiever Rus' (988-1237),* München, 1982, pp. 180 sq. ; K. Viskovatyj, « K voprosu ob avtore i vremeni napisanija "Slova k Izjaslavu o Latinekh" », in *Slavia* 16 (1939), pp. 535-567.

1073, après la fuite du grand prince, Feodosij s'éleva de manière véhémente contre « l'usurpateur » Svjatoslav. Il « lui reprocha d'avoir commis une injustice lorsqu'il s'était approprié le trône contrairement à la loi [celle du principe du seniorat] et avait chassé son frère aîné qui tenait la place de son père. Il ne cessa de le mettre en garde : "La voix du sang de ton frère en appelle à Dieu comme celle d'Abel sur Caïn" »[70].

C'est justement en 1075 que le pape Grégoire VII dans la bulle *Dictatus papae* revendique la primauté absolue du pape non seulement sur l'Eglise mais aussi sur le monde, en tant que *universalis papa* placé au dessus des empereurs et rois, que lui seul à ce titre (*quod solus Romanus pontifex jure dicatur universalis*) a le droit de couronner ou de déposer.[71] Une partie de la politique papale consistait à faire en sorte que les rois et les princes de la chrétienté entière devinssent vassaux du Saint-Siège. Dans cette optique, il s'intéressait particulièrement à l'Europe centrale et aux Balkans ; dans ces régions, il voulait renforcer l'influence de Rome et effacer les divergences liturgiques.[72] Lorsque Jaropolk vint à Rome plaider sa cause, le moment sembla propice au pape pour réclamer que la maison régnante de Kiev se soumette tout au moins nominalement à la juridiction romaine. Dans une lettre à [Izjaslav-] *Demetrio regi Ruscorum et reginae uxori eius* du 17 avril 1075, le pape Grégoire VII confirme que, suite à la requête du prince, son fils Jaropolk a reçu la régence (*gubernacula*) sur le *regnum vestrum* en tant que *dono sancti Petri per manus nostra*.[73] Izjaslav par contre espérait que la parole toute puissante du pape rendrait Boleslaw II plus conciliant, comme une deuxième lettre du pape du 20 avril au duc polonais[74] et le couronnement de Boleslaw comme roi en 1076 le

70. *Paterikon*, pp. 66 sq.
71. *Gregorii VII. Registrum, MGH. Epist. selectae*, t. II/1, pp. 202 sq.
72. En ce qui concerne la « politique orientale » du pape cf. Adolf W. Ziegler, « Gregor VII. und der Kijewer Großfürst Izjazlaw », in *Studi Gregoriani* 1 (1947), pp. 387-411 ; Tadeusz Grudziński, *Polityka papieża Grzegorza VII wobec panstw Europy sródkowiej i wschodniej, 1073-1080*, Toruń, 1959 ; Walerian Meysztowicz, « L'union de Kiev avec Rome sous Grégoire VII. Avec notes sur les précédents et le rôle de la Pologne sur cette union », in *Studi Gregoriani* 5 (1956), pp. 83-108.
73. *Gregorii VII. Registrum, MGH. Epist. selectae*, t. II/1, pp. 236 sq. Cf. Domet Oljančyn, « Zur Regierung des Großfürsten Izjaslav-Demeter von Kiev (1054-1078) », in *Jahrbücher für Geschichte Osteuropas* 8 (1960), pp. 397-410, ici p. 404 ; Jean-Pierre Arrignon, « A propos de la lettre du pape Grégoire VII au prince de Kiev Izjaslav », in *Russia Mediaevalis* 3 (1977), pp. 5-18, ici pp. 10 sq.
74. *Gregorii VII. Registrum, MGH. Epist. selectae*, t. II/1, pp. 233 sq.

laissent supposer. En ce qui concerne la Rus' de Kiev, l'intervention de Grégoire VII n'eut pour elle aucune conséquence. Après la mort de « l'usurpateur » Svjastoslav à la fin décembre 1076, Izjaslav put retourner à Kiev avec sa famille en juillet 1077 sous la protection des troupes « ljakhes », c'est-à-dire polonaises ou peut-être tchèques. Ensuite, il se réconcilia avec son frère Vsevolod et remonta pour la troisième fois sur le trône de Kiev. Izjaslav avait-il l'intention, suite à son amère expérience, d'abandonner le principe du seniorat et d'introduire selon le modèle occidental, celui de la royauté héréditaire, comme D. Oljančyn le suggère ?[75] Il n'est pas possible de répondre à cette question car le prince tomba au combat le 3 octobre 1078, alors qu'il voulait venir en aide à son frère Vsevolod attaqué par des neveux rebelles.[76] Izjaslav, souligne la chronique, mourut par amour pour son frère en poursuivant l'idéal des saints-martyrs Boris et Gleb. « Et pourtant, ajoute-t-il, les gens de Kiev lui avaient fait tant de mal : ils l'avaient chassé, ils avaient pillé sa maison, et il n'a pas répondu au mal par le mal. [...] En vérité, s'il a commis un péché dans ce monde, il lui sera pardonné parce qu'il s'est sacrifié pour son frère »[77].

LA TRADITION CYRILLO-MÉTHODIENNE

Izjaslav et Gertrude étaient représentatifs au XI^e^ siècle de ces personnalités qui s'efforcèrent après l'an 1054 de créer un lien spirituel unificateur entre la sphère culturelle latine de l'Europe centrale et la sphère orthodoxe des Slaves orientaux. Ces tentatives ne correspondaient pas obligatoirement aux buts politiques et ecclésiastiques de Rome ou de Constantinople. De plus, elles eurent lieu à un moment où, dans la Rus', on insistait de plus en plus souvent sur les différences dogmatiques entre latins et orthodoxes de façon polémique.[78]

Ce sont surtout des membres de l'ordre bénédictin qui, au XI^e^ siècle, furent les artisans des contacts culturels. Ainsi, par

75. Oljančyn, *Zur Regierung des Großfürsten Izjaslav-Demeter*, p. 406.
76. En 1098, lors de la réunion des princes à Ljubeč, les tentatives pour terminer la lutte entre les frères en reconnaissant le principe que « chacun règne dans son héritage paternel » *(kožđo da deržit' otčinu svoju)*, allaient sans doute dans le sens désiré par Izjaslav. *PVL* sous l'an 1098, col. 256 sq.
77. *PVL* sous l'an 1078, col. 202 sq.
78. Cf. Podskalsky, *Christentum und theologische Literatur*, pp. 171 sq.

exemple, le bénédictin tchèque Procope de Chotun (mort en 25 mars 1053) avait été « parfaitement éduqué de manière canonique dans la langue slavonne que saint Cyrille avait inventée et prescrite »[79]. Pour sa formation, ses parents l'avaient envoyé à Vyšehrad « où une célèbre école de slavon *(famosum studium Slavonicae linguae)* rayonnait à l'époque »[80]. Au début, ce prêtre laïc marié entretint des contacts avec le monastère de Břevnov, puis il alla vivre comme ermite dans la solitude. Finalement, il rassembla autour de lui des hommes qui avaient la même aspiration que lui et fonda avec l'aide du duc Oldřich (1012-1034), en 1032, le monastère bénédictin Saints-Marie-et-Jean-le-Baptiste[81] à Sázava au sud-est de Prague dont il devint le premier abbé. Du vivant de saint Procope, on y célébrait la messe d'après la tradition cyrillo-méthodienne selon le rite latin et la liturgie slave. L'orientation slave de Procope n'avait aucun arrière-fond national destiné à repousser une soi-disant « poussée allemande vers l'est ». Au contraire, il dut avoir de bonnes et étroites relations avec l'Eglise de l'Empire et avec Ratisbonne en particulier : le fils de Procope s'appelait Emmeran et son neveu Vít (Guy) portait le nom du patron saxon.[82] L'atmosphère spirituelle en Europe centrale fut beaucoup plus troublée par les tensions qui se multipliaient entre les Eglises romaine et grecque ainsi que par les heurts provoquées par la lutte qui opposait l'Empire à la papauté.

Déjà, en 1055, un an après le schisme de 1054, les moines de Sázava furent chassés de leur monastère après la mort de Břestislav par son fils et successeur Spythiněv II (1055-1061). Ils trouvèrent refuge en Hongrie auprès du roi André I^{er} (1047-1060), qui les hébergea dans le monastère de Saint-André à Visegrád sur le Danube. Ce monastère suivait la tradition orientale et cyrillo-méthodienne. Avec deux de ses frères, André avait vécu dans sa jeunesse d'abord

79. « [...] Sclavonicis litteris, a sanctissimo Quirillo, episcopo, quodam inventis et statutis canonice, admodum imbutus [...] ». *Annales Sazavae* sous l'an 1038. *MGH Script. rer. germ.* n.s., t. II, p. 242.

80. *Vita S. Procopii Maior ;* Václav Chaloupeck, et Bohumil Rybá, *Středověké legendy prokopské. Jejich historický rozbor a texty*, Praha, 1953, p. 247 ; Jaroslav Kadlec, *Svatý Prokop, český strážce odkazu cyrilometodějského.* Rím 1968 (= Sul země) ; Květa Reichertová, Emilie Bláhová, Vlasta Dvořáková, Václav Hužáček, *Sázava. Památník staroslověnské kultury v Čechách*, Praha, 1988, pp. 70-104.

81. Un tel patronyme peut indiquer autant l'influence orthodoxe qu'iro-celtique.

82. « [...] nepote Vito et filio suo Emmeramo ». *Vita antiqua,* c. XI ; Chaloupecký-Ryba, *Středověké legendy prokopské,* p. 115.

en Bohême puis plus tard, dans la Rus'. Il avait été baptisé à Kiev et avait reçu comme nom celui du légendaire apôtre de la Rus', André. En 1037-1038, il avait épousé une fille du prince Jaroslav, Anastasija Jaroslavna (1019-1054). Celle-ci mit au monde une fille nommée Adleyta (Adelheid) qui devint à son tour l'épouse du duc Vratislav II.[83] Poursuivi par son frère Spythiněv, le jeune Vratislav, dont « le cœur entier penchait pour le monastère Sázava », s'était enfui en exil en Hongrie avec les moines. Lorsqu'après la mort de son frère en 1061 il devint duc de Bohême, il rappela immédiatement « de l'exil l'abbé Vít et ses frères, leur rendit tous les honneurs et, sur le champ comme il se devait, leur monastère »[84]. Vingt années durant, Vratislav II (mort en 1092), qui était un allié des plus fidèles de Henri IV dans la lutte pour l'investiture et qui fut pour cela couronné roi à Mayence en 1085, essaya de protéger la tradition cyrillo-méthodienne. Dans ce but, il avait adressé une requête au pape Grégoire II dans laquelle il lui demandait de sanctionner la liturgie slave en Bohême, ce que le pape rejeta avec des mots très durs.[85] Certainement, la réponse ne surprit guère Vratislav car elle était tout à fait dans la ligne politique du pape qui voulait

83. István Kniesza, « Zur Frage der auf Kyrill und Method bezüglichen Traditionen auf dem Gebiete des alten Ungarn », in *Cyrillo-Methodiana,* pp. 206, 209 ; Balint Hóman, *Geschichte des ungarischen Mittelalters*, Berlin, 1940, t. I, p. 254 f ; Kadlec, *Das Vermächtnis der Slawenapostel,* pp. 113 sq.

84. « [...] de exilio Vitum abbatem et fratres eius cum honore reduxit et in loco suo decenter restituit. » *Annales Sazavae. MGH Script. rer. germ.* n.s., t. II, pp. 248 sq.

85. Grégoire VII réprimande le duc dans sa réponse du 2 janvier 1080 à cause de sa position pro-impériale et il ajoute que « l'Eglise à ses débuts a laissé beaucoup se passer, ce qui, lorsque le christianisme fut bien assis et la conscience religieuse fut plus forte, fut de nouveau amélioré par les Pères de l'Eglise après un examen scrupuleux. [...] Vu que votre majesté demande notre permission pour pouvoir célébrer le Saint-Office dans son pays en langue slave, alors il doit savoir que nous ne pouvons soutenir d'aucune manière une telle entreprise. Il est entièrement clair que ce fut le bon plaisir de Dieu de plonger l'Ecriture Sainte dans l'obscurité dans certains lieux, vu qu'une fois devenue compréhensible pour chacun, elle pourrait devenir quelque chose d'ignominieux et de méprisable et, au cas où elle serait mal comprise par des hommes peu doués, elle conduirait à des erreurs. Bien sûr, vous pourriez dire à votre décharge que c'est le désir du simple peuple, et que certains hommes d'une grande profondeur spirituelle ont toléré patiemment cet usage et ne l'ont pas corrigé. [...] C'est pourquoi nous interdisons de par l'autorité de saint Pierre l'accomplissement de votre requête peu raisonnable et nous vous ordonnons en l'honneur de Dieu tout-puissant de résister de toutes vos forces à ce dessein vaniteux *(heac vana temeritas)* ». *Gregorii VII. Registrum, MGH. Epist. selectae,* t. II/2, pp. 473 sq.

uniformiser les usages liturgiques et en éliminer les divergences (liturgies slave, mozarabe, ambrosienne) qui existaient encore.

Sous le règne de Vratislav, les contacts entre la Bohême et la Rus' de Kiev étaient si étroits que, en octobre 1095, l'on déposa des reliques des deux martyrs Boris et Gleb (*s. Glebii et socii eius*) sur un autel de Sázava.[86] Dans l'autre sens, de nombreux textes en slavon de provenance occidentale passèrent par les monastères de Bohême comme Sázava (où se tenaient probablement quelques moines irlandais[87]), Ostrov et Veliš, qui entretenaient à leur tour de très bons contacts avec Ratisbonne ou Niederaltaich, et de là arrivèrent ainsi à Kiev. C'est le cas pour les Vies des martyrs tchèques Ludmila et Venceslas (en russe Vjačeslav), qui servirent de modèle aux hagiographies de Ol'ga, Feodosij et de Boris et Gleb.[88] Dans l'*Uspenskij Sbornik* (XII^e siècle), à côté de plusieurs prières et Vies, on trouve même une traduction en vieux russe de la Vie du patron de la Saxe Guy. Il est aussi à retenir dans notre contexte un autre exemple du *Sbornik,* l'invocation à Dieu de Saint Magnus de Füssen, un élève de l'Irlandais Colomban, dont le moine Othlo de Saint-Emmeran écrivit une vie à Ratisbonne au XI^e siècle.[89] De

86. *Annales Sazavae* sous l'an 1093. *MGH Script. rer. germ.* n.s, t. II, p. 164. Cf. aussi Kadlec, *Das Vermächtnis der Slawenapostel,* p. 118 ; Antonij V. Florovskij, *Čechy i vostočnye slavjane. Očerki po istorii češsko-russkich otnošenij (X-XVIII vv.),* Praha, 1935, pp. 131 sq.

87. Dans les annales de Sázava, on rencontre le nom du moine Canan, dont l'origine provient du gaélique Ceanann. Parczewski, *Początki chrystianizmu w Polsce,* pp. 241 sq.

88. Norman W. Ingham, « The Martyred Prince and the Question of Slavic Cultural Continuity in the Early Middle Ages », in *Medieval Russian Culture.* Ed. Henryk Birnbaum et Michael P. Flier, Los Angeles, 1984 (= California Slavic Studies XII), pp. 31-53 ; Dmitrij TschiŽewskij, « Anklänge an die Gumpoldslegende des hl. Václav in der altrussischen Legende des hl. Feodosij », in Id., *Kleinere Schriften,* pp. 40-54.

89. Parmi les textes, on trouve en outre les Vies de saint Benoît de Nursia ou du pape saint Stéphane. Dans les prières sont implorés, entre autres, les saints occidentaux Olaf (mort en 1030, roi de Norvège), Canut (mort en 1086, Danemarc), Florian, Alban (patron de Mayence), Martin de Tours, Victor (Suisse) et de nombreux papes à côté de Cyrille et Méthode, Václav et Adalbert-Vojtěch. Une nouvelle édition des textes préparé à l'origine par A.I. Sobolevskij a vu le jour grâce à František Mareš, *An Anthology of Church Slavonic Texts of Western (Czech) Origin,* München, 1979 ; cf. aussi Dvorník, *Byzantine Missions,* p. 223 ; Id., *Les Bénédictins et la christianisation de la Russie,* p. 325f ; Vlasto, *The Entry of the Slavs,* pp. 109 sq. ; Florovskij, *Čechy i vostočnye slavjane,* p. 128f ; Kadlec, *Das Vermächtnis der Slawenapostel,* p. 119f ; Mareš, *Die slavische Liturgie in Böhmen,* pp. 103 sq. ; Podskalsky, *Christentum und theologische Literatur,* pp. 62 sq., 262 sq.

plus, il n'est pas à exclure qu'à la suite du transfert des reliques de Boris et Gleb à Sázava, le chroniqueur et moine du monastère des Grottes, Nestor, visita la Bohême. En tout cas, on trouve dans sa rédaction de « la Chronique des temps passés » (1113/1120), ainsi que dans son *Žitie* de saint Feodosij et dans son *Čtenie* sur Boris et Gleb des traces nettes de l'influence tchèque.[90]

Après 1095, ces échanges culturels devinrent plus difficiles lorsque les partisans du Saint-Siège prirent le dessus. Henri IV fut retenu en Lombardie jusqu'en 1097 car son fils Conrad l'avait renié et des contingents adverses empêchaient l'empereur de franchir les Alpes sur le chemin du retour. Pendant ce temps, le parti du pape s'attaquait, au nord des Alpes, aux quelques centres encore existants de liturgie slave. En 1095, l'abbé du monastère bénédictin Tyniec près de Cracovie fut déclaré hérétique et expulsé.[91] En Bohême, Břetislav II (1092-1100), le successeur de Vratislav, céda à la pression et chassa, en 1096, les moines de Sázava du pays. En 1097, Diethard de Břevnov, le nouvel abbé « ne trouva à son arrivée que des livres slaves ». Il permit par la suite que la bibliothèque en slavon soit « complètement détruite et anéantie »[92]. C'est seulement en Dalmatie que la liturgie slave et l'écriture glagolitique purent survivre dans des conditions très limitées.[93]

90. Cf. Tschižewskij, *Anklänge an die Gumpoldslegende*, p. 51.
91. Dvorník, *Les Bénédictins et la christianisation*, p. 343.
92. *Annales Sazavae* sous l'an 1093. *MGH Script. rer. germ.* n.s., t. II, p. 255.
93. C'est seulement à la suite du synode de Split en 1059/60 que les partisans de Méthode furent systématiquement persécutés, pendant qu'on uniformisait la liturgie. « Il fut recommandé que personne ne devait se risquer à lire la messe en langue slave. Cela est uniquement permis en latin et grec ». Tout comme en Bohême, Pologne et Hongrie, la curie voulait aussi en Croatie et en Dalmatie effacer toutes traces orthodoxes ou de développements locaux autonomes. Seule une poignée de monastères sur la côte et sur les îles put continuer à maintenir la tradition. Marin Tadin, « Le glagolite (" glagoljica ") en Istrie, Croatie et Dalmatie depuis ses débuts jusqu'à son approbation, limitée et bien définie par le Saint-Siège (1248 et 1252) », in *Kyrillô kai Methodiô tomos eortios epi tê chiliostê kai ekatostê herêidi*, Ed. Joannis E. Anastasiou. t. I, Thessalonike 1966, pp. 291-330 ; Nada Klaić, « Historijska podloga hrvatskoga glagoljaštva u X i XI stoljeću », in *Slovo* 15-16 (1965), pp. 225-281 ; Vlasto, *The Entry of the Slavs*, pp. 198 sq.

LE MONASTÈRE ÉCOSSAIS À KIEV

En 1107, « le quatrième jour du mois de janvier » mourut à un âge avancé à Kiev Gertrude, « la grande-princesse, mère de Svjatopolk »[94], qui était veuve depuis presque trente ans. Il est probable qu'elle avait pris à Kiev le nom orthodoxe d'Olisava. En tout cas, dans la cathédrale de Sainte-Sophie est conservée une sorte d'épitaphe dédiée à Olisava sous forme d'un sgraffito.[95] Le seul de ces trois fils qui lui survécut fut le prince en fonction Svjatopolk-Mikhail II, qui mourut en avril 1113.

Il est fort probable que Gertrude, de son vivant, agissait à l'arrière-plan en tant que protectrice et bienfaitrice des envoyés de la sphère latine. Ses liens de parenté s'étendaient des cours de Cracovie, Prague et Székesfehérvár à celles du Brabant, de Paris et de la Bourgogne. De même les contacts entre Ratisbonne et Kiev s'intensifièrent dans la deuxième moitié du XI^e siècle et continuèrent tout au long du XII^e siècle, bien que rares soient les sources conservées qui en témoignent. Les moines écossais de Saint-Jacques à Ratisbonne formèrent le chaînon le plus important de ce courant culturel.

Déjà en 1087 et 1090, des lettres sont écrites de Saint-Jacques et envoyées au roi de Bohême, Vratislav II. Dans une lettre, on demande à Vratislav d'assurer la protection d'envoyés du monastère qui doivent traverser la Bohême pour aller jusqu'en Pologne ainsi que lors de leur retour.[96] Le but de leur voyage n'était pas précisé. Il est probable qu'il s'agissait d'une mission politique et que les

94. *PVL* sous l'an 6615 (1107), col. 282 : « V to že lěto prestavisę knęgini, Svjatopolča mati, měsjaca genvarja v'' 4 den' ».

95. « Gospodi, pomozi rabě svoei Olisavě Stopl''či materi, rus'kyj k'nęgyni. A az'' to pisal'' syny S'čii. » S.A. Vysockij, « Drevnerusskie graffiti Sofii Kievskoj », in *Numizmatika i èpigrafika* 3 (1962), pp. 154-156, 176-177 ; V.L. Janin, « Russkaja knjaginja Olisava-Gertruda i ee syn' Jaropolk », in *Numizmatika i èpigrafika* 4 (1963), pp. 142-164, ici p. 142. L'identification d'Olisava avec la grande-princesse est réfutée, entre autres, par Karol Górski, « Gertruda czy Olisava ? », in *Acta Universitatis Nicolai Copernici Historia XXIV, Nauki Humanistyczno-Społeczne*, z. 204 (1990), pp. 73-77.

96. « Per ipsam deprecamur vos, ut per domnum Albinum, fidelem vestrum, regali vestro praecepto pacifice nostrum nuntium in Poloniam deducere et reducere dignemini. » G. Friedrich, *Codex diplomaticus et epistolaris regni Bohemiae*, Prag, 1904-1907, t. I, p. 100 (no. 92) ; Władysław Abraham, *Powstanie organizacji Kościoła łacińskiego na Rusi*. t. I, Lwów, 1904, p. 67.

envoyés devaient, en Pologne, essayer de jouer les médiateurs dans le conflit qui opposait l'empereur au pape.[97] A cette époque-là, les moines de Saint-Jacques étaient du côté de l'empereur et de l'antipape. Henri IV avait besoin des bénédictins irlandais comme ambassadeurs neutres pour remplir des missions diplomatiques.[98] Henri n'avait-il pas pris sous sa protection Sacre-Saint-Pierre et tous les *Scotigene* en février 1089 ? Il est pour nous intéressant de rapprocher cela d'un autre évènement qui s'est passé vers 1089-1090, selon Šajtan : il est mentionné dans la Vie de saint Marianus qu'un moine de Saint-Jacques nommé Mauritius, s'installa à Kiev, en compagnie d'un serviteur. Il est possible qu'il apportait un message de Henri IV à son beau-père, le prince Vsevolod I[er] Jaroslavič (1077 ; 1078-1093). En effet, l'empereur avait épousé à l'été 1089 en secondes noces Evpraksija-Adelheid, mais leur mariage n'était pas du tout heureux. En tout cas, Mauritius fut couvert de présents de la part de ce dernier et des seniors de la ville. Il revint à Ratisbonne, accompagné de marchands et avec un chargement de fourrures. La vente des fourrures permit d'achever la construction de la nouvelle église de Saint-Jacques et de poser le toit.[99] Gertrude s'engagea-t-elle pour défendre les intérêts des messagers irlandais ? Il est en tout cas frappant que, trois ans après son décès, la nouvelle église à Ratisbonne, érigée grâce à l'argent mis à la disposition par Kiev en 1110-1111, fut dédiée *in honorem S. Jacobi apostoli et S. Gertrudis virginis.*

Dans le récit du transfert des reliques de saint Godehardus de Hildesheim vers 1132, il est rapporté qu'un groupe de voyageurs allemands (*peregrinantes de Ruzia ad patronicium beati Godehardi*) qui revenait de Kiev avait été attaqué en chemin dans un

97. Stauber, *Influences irlandaises,* pp. 144 sq.

98. Hammermayer, *Die irischen Benediktiner-« Schottenklöster »,* p. 259 ; Michail Šajtan, « Germanija i Kiev v XI v. », in *Letopis' zanjatij postajannoj istoriko-arxeografičeskoj kommissii* 34 (1927), pp. 3-26, ici p. 4, 22f ; Id., *Irlandskie èmigranty,* p. 203.

99. « Tunc quidam de fratribus loci eiusdem, vir industrius et in rebus agendis eruditissimus, nomine Mauritius, solus cum solo puero comite per devia mundi, spiritus sancti ductante eum gratia, ad Regem Russie perveniens, ab eodem rege et Principibus urbis ditissime Chios de ferinis pellibus pretiosis valentibus centum marcas recepit, atque eodem vebiculus ferens cum negotiatoribus Ratisbonam pacifice pervenit : ex quarum petrio claustri aedificia, tectum quoque Monastrii factum est. » *Vita S. Mariani, abbatis Ratisponensis,* c. IV ; *Acta Sanctorum,* 9. Févr. II (1658), p. 369 ; Kenney, *Sources,* pp. 616-618 ; Vasil'evskij, *Kiews Handel mit Regensburg,* pp. 204 ; Abraham, *Powstanie organizacji,* p. 66.

endroit reculé. Une partie d'entre eux avait péri dont un ecclésiastique qui les accompagnait et qui leur disait la messe.[100] Il existait peut-être à Kiev, après 1090, une église écossaise qui avait été fondée et dédiée à la Mère de Dieu. En effet, bon nombre de commerçants allemands qui entretenaient à Kiev une petite colonie provenaient de la métropole commerciale de Ratisbonne ; des ecclésiastiques latins s'occupaient spirituellement de cette colonie. Le couvent écossais était situé probablement dans le *Kopyrev konec*, la partie ouest de la ville qui se trouvait sur la route de Vyšgorod et Lviv/Lwów.[101] Dans le livre des donations du monastère de Saint-Emmeran, on trouve que, sous l'abbé Péringer II (1177-1201), un membre de la *familia* du monastère écossais, nommé Hartwich, qui vivait à Kiev (*habitans in regione Rusciae in civitate Chiebe*) fit don vers 1178-1180 de dix-huit livres d'argent à condition que cette somme soit utilisée pour donner asile aux pauvres et aux pèlerins.[102]

Les mentions directes les plus anciennes sur l'église écossaise de Kiev datent du XIII^e^ siècle. En 1228, Jacek Odrowąż (Hyacinthus, 1183-1257), un dominicain polonais, vint à Kiev avec d'autres frères de son ordre, pour faire de la propagande catholique. Ils furent envoyés dans le monastère latin déjà existant situé près de l'église de la Vierge Marie.[103] La *Chronica maiora* de l'écrivain anglo-saxon Matthieu Parisiensis contient le texte d'un document écrit par un *abbas montis S. Mariae Ordinis S. Benedicti in Hungaria* le 4 janvier 1242 dans le monastère écossais à Vienne. Dans

100. *MGH SS*, t. VII, pp. 642-652 ; Vasil'evskij, *Kiews Handel mit Regensburg*, p. 207 f ; Šajtan, *Germanija i Kiev*, p. 25 f ; Abraham, *Powstanie organizacji*, p. 66.
101. Šajtan, *Germanija i Kiev*, p. 24 ; P.P. Toločko, *Drevnij Kiev*. Kiev 1983, pp. 86 sq.
102. Codex traditionum S. Emmerammensium. Bernhard Pez, Thesaurus Anecdotorum novissimus. Aug. Vindelic. [Augsburg], 1721-1729, t. I, part III, p. 173 ; Josef Widemann (éd.), Die Traditionen des Hochstifts Regensburg und des Klosters St. Emmeram, München, 1942 (= Quellen und Erörterungen zur bayerischen Geschichte 8), p. 458 f ; Vasil'evskij, Kiews Handel mit Regensburg, p. 209 ff ; Abraham, Powstanie organizacji, p. 65.
103. « Wladimirus Kyoviensis dux veritus ritum suum Grecum per fratres Predicatores, videlicet Martinum de Sandomira priorem Kyoviensem et alios fratres eius, utpote viros religiosos et exemplares pessundari et confundi, prefatos fratres de ecclesia Sancte Marie in Kyow ordini prefato consignata, et circa quam habebant conventum, et expellunt redeunti facultate eis interminata. » Jan Dlugosz, *Annales seu cronicae incliti Regni Poloniae*, t. V/VI, Varsaviae, 1973, p. 266 (sous l'an 1233) ; A. Turgenev, *Monumenta Historiae Russiae*, t. I, Petropoli, 1841, p. 30, 35 sq. ; Šajtan, *Germanija i Kiev*, p. 24 ; Abraham, *Powstanie organizacji*, pp. 71-81.

ce document, d'autres monastères de la congrégation sont priés de prendre sous leur protection deux frères de l'ordre qui avaient fui à la suite de l'attaque des Tatares *de claustro S. Maria in Ruscia* et qui étaient en route pour l'Irlande.[104] Etant donné que l'importance de Vienne dans le cadre du commerce entre Ratisbonne et la Rus' avait augmenté, la voie commerciale remontait maintenant le Danube et passait par Vienne et Esztergom. Des moines écossais de Vienne accompagnaient les marchands autrichiens. En 1245, Giovanni Plano de Carpini, l'envoyé papal, s'appuyant sur les témoignages des marchands latins de Wrocław en Silésie, de la Pologne et de Vienne, fit un rapport sur la terrible attaque des Tatares à Kiev.[105]

LE CODEX GERTRUDIANUS

Un témoignage remarquable des relations culturelles et commerciales entre l'Europe centrale et la Rus' de Kiev est le manuscrit que l'on connaît aujourd'hui comme le Psautier d'Egbert et qui se trouve au Musée archéologique national de Cividale dans le Frioul.[106] Ce merveilleux psautier, dont les dimensions sont de 239x187mm, fut à l'origine exécuté sur la Reichenau ou à Trèves pour Egbert (977-993), archevêque de Trèves et chancelier de l'empereur Otton II. Le comte palatin Ezzon le donna probablement en cadeau de mariage à Richéza lorsque celle-ci épousa le roi polonais Mieszko II. Richéza le transmit à son tour à sa fille Gertrude qui l'utilisa comme bréviaire et livre de méditation ; elle l'enrichit au fur et à mesure des années de miniatures supplémentaires et de prières personnelles.

---

104. « Latores praesentium fratres B. et J. sacerdotes, domus nostrae monachos, vestrae commendamus caritati, quos de claustro P. Mariae in Ruscia in Hiberniam transmittimus gratia commorandi. » Matthaei Parisiensis, *Chronica Majora* ; MGH SS, t. XXVIII, p. 209 ; V. I. Matuzova, *Anglijskie srednevekovye istočniki IX-XIII vv.* Moskva 1979, p. 129f ; Abraham, *Powstanie organizacji,* p. 69f ; Šajtan, *Germanija i Kiev,* pp. 24 sq.

105. « Testes sunt mercatores Wratislaviae, qui usque in Kioviam venerunt nobiscum et sciverunt, quod nos manus intravimus Tartarorum et multi alii mercatores, tam de Polonia, quam de Austria, qui venerunt in Kioviam, postquam ad Tartaros ieramus. » Cit. d'après Abraham, *Powstanie organizacji,* pp. 70 sq.

106. Bonne mise au point chez Dorota Lesniewska, « Kodeks Gertrudy. Stan i perspektywy badań », in *Roczniki Historyczne 61* (1995), pp. 141-170.

Dans le psautier, les cinq miniatures commandées par Gertrude ont été, à l'évidence, exécutées par trois artistes différents.[107] Trois des miniatures — le couronnement céleste de Jaropolk ainsi que la naissance et la crucifixion de Jésus Christ — contiennent une combinaison d'éléments romans et byzantins qui permettent de déduire qu'elles ont été exécutées par l'école d'enluminure de Ratisbonne. En effet, l'image du couronnement des souverains (fol. 10v) avait un modèle dans le couronnement céleste de Henri II et Cunégonde qui se trouve dans le fameux Livre de péricopes de Ratisbonne (1007/1012).[108] La miniature de la crucifixion (fol. 10r) contient des éléments occidentaux, comme par exemple, la représentation du soleil et de la lune avec visage humain ainsi que celle d'un personnage qui est agenouillé au pied de la croix et récupère dans une coupe (de la Cène), une sorte de coupe du Saint-Graal, le sang jaillissant du cœur de Jésus.[109] C'est pourquoi V. Janin suppose que les trois miniatures ont été exécutées vers 1175-1176 par des moines de Sacre-Saint-Pierre à l'époque où Izjazlav et Gertrude séjour-

107. On en trouve des illustrations monochromes et des descriptions dans H.V. Sauerland et A. Haselhoff, *Der Psalter Erzbischof Egberts von Trier. Codex Gertrudianus in Cividale*, 2 vol., Trier, 1901.

108. Une miniature qui montre Gertrude s'inclinant aux pieds de saint Pierre est traitée dans le style occidental ; seule la miniature de la Mère de Dieu porte de manière irréfutable des traces de l'influence orthodoxe-byzantine. Frank Kämpfer, *Das altrussische Herrscherbild von den Anfängen bis zu Peter dem Großen*, Recklinghausen, 1978, pp. 122 sq. ; Janin, *Russkaja knjaginja*, p. 157.

109. On trouve des parallèles contemporains de ce motif dans un Evangile grec à Paris et aussi dans un graduel et missel de la cathédrale de Bamberg, qui fut exécuté au Michelsberg après 1146 sous l'évêque Otton VI d'Andechs-Méran, un parent lointain de Gertrude (ill. in *Herzöge und Heilige. Das Geschlecht der Andechs-Meranier im europäischen Hochmittelalter.* Ed. Josef Kirmeier et Evamaria Brockhof, München, 1993, p. 112). La composition de la miniature dans le Psautier de Egbert s'appuie sur la représentation de la crucifixion dans le sacramentaire d'Henri II, qui fut exécuté avant 1014 à Ratisbonne. Cf. Georg Swarzenski, *Die Regensburger Buchmalerei des X. und XI. Jahrhunderts*, 2e éd., Stuttgart, 1969, table VII, n° 18.

naient à Prague et à Ratisbonne et où leur fils cherchait appui auprès de Grégoire VII à Rome.[110]

Comme nous l'avons déjà mentionné plus haut, Gertrude avait reçu une formation étendue dans un couvent du pays du Rhin ou du Brabant. Au cours du temps, mais surtout pendant les années difficiles de 1084 à 1087, lorsque son fils Jaropolk fut assassiné perfidement, elle inscrivit dans le psautier de sa propre main des prières très personnelles, presque intimes, et des confessions qui nous révèlent de manière très émouvante la vie intérieure de la grande-princesse.[111] La plupart des prières, de par leur construction et leur contenu, rappellent la manière de prier latino-occidentale ; quelques-unes prennent une position théologique nette : telle, par exemple, la mention du pape ou l'utilisation du *filioque* dans le Credo.[112] A côté, on trouve des traces de piété orthodoxe, comme le prouvent les prières fréquentes adressées à la mère de l'empereur, sainte Hélène, patronne de la première princesse baptisée de la Rus', Ol'ga-Elena.[113]

---

110. Janin, *Russkaja knjaginja,* p. 157. En faveur de Ratisbonne se prononcent également J. Durazzano-Kowalska, « La miniature Gertrudiane nel Salterio di Egberto. Contributo per una nuova interpretazione », in *Forum Iulii* 7 (1983), pp. 37-52 ; V.N. Lazarev, *Vizantijskoe i drevnerusskoe iskusstvo. Materialy i stati,* Moscou, 1978, pp. 268 sq. ; Arrignon, *A propos de la lettre,* p. 11 ; Brygida Kürbis, « Die Gertrudianischen Gebete im Psalterium Egberti. (Ein Beitrag zur Geschichte der Frömmigkeit im 11. Jahrhundert.) », in *Europa slavica – Europa orientalis. Festschrift für H. Ludat zum 70. Geburtstag*, Ed. K.-D. Grothusen et K. Zernack,. Berlin, 1980, pp. 249-261, ici pp. 252 sq. Cf. Leśniewska, *Kodeks Gertrudy,* pp. 159 sq.

111. Edition des prières par Walerian Meysztowicz, « Manuscriptum Gertrudae filiae Mesconis II Regis Poloniae », in *Antemurale* 2 (1955), pp. 103-157. Cf. aussi Kürbis, *Die Gertrudianischen Gebete* ; Małgorzata-Hanna Malewicz, « Un livre de prières d'une princesse polonaise au XI^e^ siècle », in *Scriptorium* 31 (1977), pp. 248-254 ; P.I. Serverjanov, « Codex Gertrudianus », in *Sbornik otdelenija russkogo jazyka i slova Rossijskogo Akademija Nauk* 99, No. 4, Petrograd, 1922.

112. Cf. prière n° 37 d'après l'édition de Meysztowicz, « Credo [...] in Spiritum Sanctum et vivificantem qui ex Patre Filioque procedit ». Meysztowicz, *Manuscriptum Gertrudae,* p. 137. Ce n'est qu'en 1014 que l'empereur Henri II put obtenir à Rome l'introduction obligatoire du *filioque* dans le Credo. Berno Augiensis, « Libellus de quibusdam rebus ad missae officium pertinentibus », in *Patrologia Latina,* t. 142, col. 1060 sq. ; R.G. Heath, « The Western Schism of the Franks and the "Filioque" », in *The Journal of Ecclesiastical History*, 23, (1970), pp. 97-113, ici p. 112.

113. Des invocations à « Sancta Helena, christianissima regina » se trouvent sous n^os^ 16, 17, 18. Meysztowicz, *Manuscriptum Gertrudae,* p. 128.

A Kiev, Gertrude avait toujours un prêtre latin qui l'assistait spirituellement, ce qui n'avait rien d'exceptionnel au XI^e siècle.[114] De plus, nous ne possédons pas d'informations probantes prouvant que dans la Rus' elle se voit convertie à la confession orthodoxe[115], même si, selon la thèse de Janin, elle aurait pris le nom slave-orthodoxe d'Olisava (Elisabeth).[116] Depuis son enfance, Gertrude était entourée de moines irlandais et nous pouvons supposer qu'elle choisit son proche entourage ecclésiastique dans le cercle des moines hiberno-écossais, puisqu'elle montrait en effet une sympathie très marquée pour les anachorètes et leurs idéaux.[117] De même sa profonde vénération pour saint Pierre est semblable à celle des *Scotti* de Sacre-Saint-Pierre à Ratisbonne. Il faut rappeler de plus que les Irlandais montrèrent un vif intérêt pour la spiritualité orientale et qu'ils pouvaient s'adapter très facilement à un nouvel environnement. De nombreuses prières dans les *Folia Gertrudiana* sont influencées par la manière de prier irlandaise et gardent en elles l'esprit des *Célí Dé*.[118] La prière n° 6 adressée à l'archange Michel contient une formule invocatoire très émouvante, correspondant au type irlandais de la « prière de Lorica » : « Je te supplie,

114. Une fille de Boleslaw fut mariée à un fils de Volodimer/Vladimir I, Svjatopolk. Son confesseur fut l'évêque Reinbern de Kolberg de l'école épiscopale de Magdeburg. Kürbis, *Die Gertrudianischen Gebete,* p. 254.

115. Cf. les remarques de Vladimir Vodoff, *Naissance de la chrétienté russe. La conversion du prince Vladimir de Kiev (988) et ses conséquences (XI^e-XIII^e siècle).* Paris, 1988, pp. 312 sq.

116. Janin, *Russkaja knjaginja,* p. 157. Il est aussi possible que, à Kiev, Gertrude portait le nom de Elena (Hélène) ou Irena. Kämpfer, *Das altrussische Herrscherbild,* pp. 122 sq. ; cf. Gorski, *Gertruda czy Olisava ?,* p. 75. La désignation n'était pas automatiquement liée à une conversion confessionnelle, ce qui apparaît nettement dans le destin de Evpraksija-Adelheid, la fille de Vsevolod I^er Jaroslavič et épouse d'Henri IV, de même que dans celui de Anna-Agnès, la fille de Jaroslav I^er le Sage et épouse du roi capétien Henri I^er.

117. Dans le *Paterikon* de Kiev il est mentionné : « Lorsque le prince Izjaslav voulut chasser notre saint père Antonij [l'anachorète du monastère des Grottes] à cause de Valaam et Efrem, sa princesse [Gertrude] qui était de naissance ljakhe [polonaise] le mit en garde et lui dit : "Renonce à cela et ne le fais pas, il y a quelques temps, il s'est passé quelque chose de semblable dans notre pays. Pour une certaine raison, on a chassé les moines hors de nos frontières et cela a provoqué un grand malheur en Pologne" ». *Paterikon,* pp. 148 sq.

118. Cf. les textes dans Meysztowicz, *Manuscriptum Gertrudae,* pp. 103-157. Willibrord Godel, *Irisches Beten im frühen Mittelalter.* « Eine liturgie- und frömmigkeitsgeschichtliche Untersuchung », in *Zeitschrift für katholische Theologie* 85 (1963), pp. 261-321, 389-439 ; Stauber, *Influences irlandaises,* pp. 151 sq. ; Ol'ga Dobiaš-Rožděstvenskaja, *Kul't sv. Mixaila v latinskom srednevekov'i V-XIII vv.*, Petrograd, 1917.

ô Michel, toi l'archange le plus saint du Christ [...] ! Ô vous, tous les anges et archanges, moi, servante indigne et pécheresse du Christ, je vous implore avec humilité de me soutenir corps et âme ; protégez-moi que ce soit debout, que ce soit assise, que ce soit couchée ou que ce soit marchant, que ce soit éveillée, que ce soit dormant, que ce soit me reposant, que ce soit accomplissant une action ou pendant une de mes activités journalières. Et je remets à votre protection, à votre miséricorde et à votre bienveillance mon âme, mon corps, mon esprit, ma conscience, toute ma vie intérieure et celle dirigée vers l'extérieur, toute ma misère, tous les maux de mon corps et de mon âme, tous les vivants et les morts qui m'ont offensée. Ô saint Michel, saint Gabriel, saint Raphaël, protégez-moi au nom de notre Seigneur, Jésus-Christ »[119]. Sa manière répétée de s'accuser d'être *peccatrix, adultera, hypocrita, homicida, avara, immunda, maliciosa, superba* est caractéristique de la spiritualité irlandaise (mais aussi orthodoxe) qui est fortement imprégnée de la notion de pénitence. On peut en cela comparer la prière de pénitence de Gertrude avec celle d'influence irlandaise dans le livre de prières de Saint-Emmeran à Ratisbonne.[120]

En outre, une prière adressée à Marie Madeleine nous semble inhabituelle. En effet, le culte de Marie Madeleine n'apparaît qu'après 1049 en Bourgogne (à Vézelay) et en Lotharingie (à Verdun).[121] De même les nombreuses prières, parfois formulées très philosophiquement, adressées au Saint-Esprit comme la prière n° 80 (« Protège-nous, ô Dieu, plein de miséricorde : de même que nous appréhendons la vérité [*intellegimus veritatem*] au nom du Père et du divin Fils engendré, de même nous voulons aussi connaître la substance de l'être [*cognoscamus substantiam*] dans le

119. Meysztowicz, *Manuscriptum Gertrudae,* pp. 124 sq. La Lorica est une prière de type litanique dans laquelle on en appelle avec ferveur à la protection de la Trinité, des anges et des saints contre les maux et les dangers de nature spirituelle et surtout physique et matérielle. Une Lorica typique est celle qui est attribuée à saint Patricius et qui est connue sous le nom de ‹ The Deer's Cry ›. Louis Gougaud, *Christianity in Celtic Lands*, London, 1932, p. 256 ; Godel, *Irisches Beten,* pp. 293 sq.

120. *Ibid.* pp. 307, 394 sq.

121. Prière n° 89 : « Sancta Maria Magdalena, quae Spiritus Sancti succensa gratia, [...] Christi dulcissima amica ». Meysztowicz, *Manuscriptum Gertrudae,* p. 154 ; Victor Saxer, *Le culte de Marie Madeleine en Occident*, Auxerre-Paris, t. I, 1959, pp. 60 sq.

Saint-Esprit en entier »[122]) sont également inhabituelles. On trouve aussi parmi les prières un *Speculum Astrologicum* avec des informations sur les phases propices et peu propices de la lune, des mois et des jours. Ceci est le texte le plus ancien connu dans la Rus' de Kiev qui contienne des indications astrologiques.[123]

Il est étrange que Gertrude prie plusieurs fois pour leur *unicus filius* Jaropolk-Petr comme par exemple dans la prière n° 15 : « Ô, Seigneur Jésus-Christ, fils du Dieu vivant, [...] écoute-moi, misérable qui t'invoque au nom de Pierre, [...] libère Pierre, ton serviteur, des pièges du diable ». Par contre, elle ne nomme son mari qu'une fois de manière indirecte dans la prière n° 21, sans l'appeler par son nom. On a remarqué que certains noms propres avaient été grattés à des endroits où Gertrude aurait pu avoir prié pour le prince Izjaslav. Ce fait curieux, était-il déjà une conséquence de la séparation des Eglises ?[124]

On sait que les livres, eux aussi, ont leur destin. Parfois, dans le destin de tel livre se réflète l'histoire de toute l'Europe. Cela est vrai pour l'Evangéliaire de Reims avec ses textes glagolitiques et cyrilliques, mais tout particulièrement pour le Psautier d'Egbert. Il est peu probable que Gertrude dont le Psautier contenait de tels témoignages personnels et intimes l'ait offert avant sa mort. C'est pourquoi le manuscrit revint à Cracovie seulement après 1108 à la suite du mariage (en 1103) de Zbyslava, la fille de Svatopolk-Mikhail et petite-fille de Gertrude, avec Boleslaw III Bouche-Torse (mort en 1138), le régent polonais. Après la mort précoce de Zbyslava, Boleslaw épousa vers 1115 l'Allemande Saloméa de Berg-Schelklingen (morte en 1144). Leur fille s'appelait Gertrude (morte en 1160) ; en 1140, celle-ci entra au monastère de Zwiefalten comme religieuse. Les inscriptions nécrologiques du calendrier qui

122. Voir aussi prière n° 61 : « Gloria Patri qui fecit nos, gloria Filio qui salvavit nos, gloria Spiritui Sancto qui renovavit nos ; [...] Spiritui Sancto qui in linguis igneis in homines venit totum humanus genus illustrare et ad veram lucem convertere » ; prière n° 27 : « Que le Saint-Esprit soit dans ton cœur et dans ta bouche » ; prière n° 31 : « Ad Spiritum Sanctum Paraclytum » ; prière n° 52 : « Eclaire mon cœur de la lumière du Saint-Esprit, [...] fais que le Saint-Esprit Consolateur rende mon cœur de pierre plus tendre et fécond ». Meysztowicz, *Manuscriptum Gertrudae.*

123. Meysztowicz, *Manuscriptum Gertrudae,* pp. 133 sq. ; cf. N.I. Ščaveleva, « "Astrologičeskoe zerkalo" v molitvennike XI v. », in *Na rubežax poznanija vselennoj. Istoriko-astronomičeskie issledovanija*, Moscou, 1994, pp. 246 sq.

124. Telles les prières n^{os} 16, 18, 33. Cf. Sauerland et Haselhoff, *Psalter,* t. II, pp. 16 sq. ; Malewicz, *Un livre de prières,* p. 252.

furent rajoutées au psautier avant 1160 proviennent de l'entourage de Zwiefalten ; elles concernent les maisons des comtes de Berg-Schelklingen et d'Andechs-Méran, parentes entre elles par la lignée bavaroise des Luitpolding. Ce qui appuie fortement la thèse que les miniatures ont leur origine à Ratisbonne, c'est aussi le fait que la famille de Berg-Schelklingen entretenait des relations étroites avec la métropole bavaroise : en effet plusieurs baillis de Saint-Emmeran et comtes de la ville étaient des membres de cette famille.[125]

Au bout des chemins intriqués qui menèrent le Psautier en seulement 250 ans de la Souabe à la Moselle, de Trèves jusqu'à la Pologne et à Kiev, en Lusace, à Prague, Ratisbonne et de nouveau à Kiev, à Luc'k, Cracovie et de nouveau en Souabe — toujours entre les mains de femmes exceptionnelles — on trouve la figure éminente de la grande Elisabeth de Thuringe (1207-1231). Cette sainte reçut le manuscrit soit de sa mère, Gertrude d'Andechs-Méran (mort en 1213), qui était mariée avec André II, le roi de Hongrie (1205-1235), de laquelle elle fut séparée dès l'âge de quatre ans, soit de sa tante, Sainte Edwige (mort en 1243), duchesse de Silésie, qui était issue elle aussi de la maison bavaroise d'Andechs-Méran.[126] De plus, Sainte Elisabeth (qui portait le nom orthodoxe de Gertrude-Olisava) était de par la lignée paternelle, c'est-à-dire par la maison royale hongro-croate, une parente directe de la princesse de Kiev.[127] Dans le psautier même il est écrit qu'Elisabeth, sur le conseil du patriarche d'Aquilée, Bertholde V (1218-1251), l'offrit au chapitre du Frioul à Cividale. Bertholde était

125. Cf. Szymon Wieczorek, « Zwiefalten i Polska w pierwszej połowie XII w. », in *Kwartalnik Historyczny* 103 (1996), pp. 23-55 ; Immo Eberl, « Die Grafen von Berg, ihr Herrschaftsbereich und dessen adelige Familien », in *Ulm und Oberschwaben. Zeitschrift für Geschichte und Kunst* 44 (1982), pp. 29-171. R. Bauerreis supposait que le calendrier contenu dans le psautier fut exécuté dans le monastère de Kladruby en Bohême occidentale qui était occupé par des moines de Zwiefalten. Cela apparaît dans le fait que sont mentionnés des saints de Bohême comme Venceslas (Translatio) et Ludmila (Translatio et jour du décès). Romuald Bauerreiss, « Das Kalendarium im sogenannten Egbert-Psalter in Cividale », in *Studien und Mitteilungen zur Geschichte des Benediktiner-Ordens* 69 (1958), pp. 134-138. Un autre lieu possible est Cracovie ; cf. Leśniewska, *Kodeks Gertrudy*, pp. 160-168.

126. Sauerland et Haselhoff, *Psalter*, t. II, p. 36. Cf. *SSS*, t. II, p. 101f ; *LexM*, t. IV, p. 1357.

127. Predslava, la deuxième fille de Svjatopolk-Mikhail, avait épousé en 1104 le roi croate Almoš-Constantin (mort en 1129) de la dynastie des Árpádes. Dans presque chaque génération une des filles de cette ligne portait le nom d'Elisabeth.

l'oncle d'Elisabeth, issu de la famille des comtes d'Andechs-Méran et des margraves d'Istrie.

C'est sur la ville frioule de Cividale, le Forum Iulii de l'antiquité, l'ancienne résidence langobarde et celle des margraves francs que se referme le cercle de notre étude. En effet, c'est de là, au lieu de rencontre entre l'Est et l'Ouest où se mêlaient cultures latine, langobarde, franque, celte, slave et gréco-byzantine que partirent les premières missions de christianisation pour la Bavière et la Pannonie. Le duché bavarois appartint jusqu'au concile d'Aix-la-Chapelle en 810 à la zone d'influence du patriarchat d'Aquilée, dont les patriarches avaient déplacé leur résidence à Cividale. Le grand margrave franc de la dynastie d'Unruoching, Eberhard (mort en 864-866), au sujet duquel Sédulius Scotus à Liège écrivait qu'il buvait « le saint lait de la sagesse nourricière » entretenait une correspondance très active avec les érudits et les *peregrini* irlandais dans les différentes parties du royaume carolingien.[128] Les Feuillets de Kiev (X^e siècle), la dernière couche existante d'un ancien missel glagolitique, qui avait été traduit et rédigé par Méthode ou un de ses élèves, remontent à un document latin d'environ 840 (Cod. Pad. D47) provenant de la région d'Aquilée-Salzbourg.[129]

EPILOGUE : *L'IGUMEN* DANIIL À JÉRUSALEM

Vers 1105-1106, peu de temps avant la mort de Gertrude à Kiev, un moine orthodoxe et *igumen* (abbé) de la Rus', nommé Daniil, part en pèlerinage pour la Terre Sainte. De telles entreprises étaient assez répandues chez les ecclésiastiques russes, comme par exemple chez les moines du monastère des Grottes, dont les abbés

128. Karl Ferdinand Werner, « Bedeutende Adelsfamilien im Reich Karls des Großen », in *Karl der Große. Lebenswerk und Nachleben. T. I, Persönlichkeit und Geschichte*, Ed. Wolfgang Braunfels, Düsseldorf, 1966, pp. 83-142 ; Francesco Vianello, « Gli Unruochingi e la famiglia di Beggo conte di Parigi. (ricerche sull'alta aristocrazia carolingia) », in *Bulletino dell'Instituto storico italiano per il medio evo* 91 (1984), pp. 337-369.

129. Franz Zagiba, « Die Missionierung der Slaven aus "Welschland" (Patriarchat Aquileia) im 8. und 9. Jahrhundert », in *Cyrillo-Methodiana*, pp. 274-311 ; Franz Zagiba, « Der historische Umkreis der Kiever Sakramentarfragmente. Zur Frage der Priorität der Texte westlichen oder östlichen Ritus in der kirchenslavischen Übersetzungsliteratur », in *Slovo* 14 (1964), pp. 59-77 ; Vlasto, *The Entry of the Slavs*, pp. 60 sq.

Antonij et Valaam s'étaient rendus au Saint-Sépulcre au Xe siècle. A Jérusalem, il y avait déjà probablement une petite colonie de Slaves orientaux. La description du voyage de Daniil est conservée dans près de 150 manuscrits et elle fait partie, dès le début, des livres les plus répandus de l'ancienne littérature russe. C'est l'une des rares œuvres à avoir été reprises par les Slaves méridionaux.[130] Les historiens ont très tôt avancé que Daniil n'était pas apparemment un pèlerin comme les autres mais qu'il semblait plutôt avoir une mission à remplir. En effet, il s'intéressait autant aux détails militaires et stratégiques et aux techniques de construction qu'aux lieux saints. Cette question a été discutée dans d'autres ouvrages et nous ne nous y attarderons pas plus longtemps.[131]

Daniil séjourna seize mois en Palestine. Son récit s'appuie sur ses propres observations et expériences et c'est pourquoi les générations suivantes de pèlerins en Terre Sainte l'utilisèrent comme ouvrage de référence. Daniil aime avoir recours à la littérature apocryphe, surtout à la légende de la Sainte-Croix et du soi-disant « Livre d'Adam », qui est connu dans sa version syrienne sous le nom de la « Cave aux trésors ». Pour cette raison, son œuvre était mentionnée avec prudence dans les *indices* de l'Eglise orthodoxe. Il n'est pas étonnant qu'un grand nombre de copies ait été conservé précisément dans des monastères retirés dans le Nord de la Russie comme le monastère Kirillov sur le Beloe Ozero et le monastère Soloveckij où on aimait recueillir les traditions et les récits apocryphes, à la limite de l'hérésie.

Au cas où Daniil, en plus de son désir personnel de visiter les lieux saints, aurait été envoyé officiellement en Palestine, qui aurait pu le charger d'une telle mission ? Dans son récit, on trouve quelques indices qui peuvent nous renseigner ; ainsi, il raconte comment il arriva au Mont Tabor où il voulait visiter les lieux de la

130. Igumen Daniil, *Choženie/Wallfahrtsbericht.* Reprint de l'édition de Venevitinov 1883/1885 éd. par Klaus Dieter Seemann. München 1970 (= Slavische Propyläen 36).

131. V.V. Danilov, « K xarakteristike Xoždenija igumena Daniila », in *Trudy otdela drevnerusskoj literatury* 10 (1954), pp. 92-105 ; B.A. Rybakov, *Drevnjaja Rus'*, Moscou, 1963, pp. 118-124 ; Vladimir Gultzgoff, « La Russie kievienne entre la Scandinavie, Constantinople et le royaume franc de Jérusalem », in *Revue des études slaves* 55 (1983), pp. 151-161, ici 152 sq. ; Klaus-Dieter Seemann, *Die altrussische Wallfahrtsliteratur. Theorie und Geschichte eines literarischen Genres*, München, 1976. Cf. les remarques critiques d'Andrzej Poppe in *Russia Mediaevalis* 2 (1975), pp. 166-177.

Transfiguration et la grotte de Melkisedek. « La grotte se trouve à une portée de flèche des lieux de la Transfiguration. Et là, nous fûmes bien accueillis dans le monastère de la Transfiguration [...] »[132]. Cet accueil chaleureux pourrait reposer sur le fait que les bénédictins irlandais tenaient au Mont Tabor un hospice[133] et que Daniil était peut-être en relation avec les Irlandais à la cour de la princesse Gertrude, c'est ce que suggérait aussi Andrzej Poppe. Lorsque, sur le Saint-Sépulcre, Daniil rend hommage à la mémoire des princes russes, il nomme, en premier lieu, Svjatopolk Mikhail, le fils de Gertrude et prince kiévien en fonction.[134]

Toute particulière est cependant sa rencontre avec le roi franc de Jérusalem, Baudouin I[er] (vers 1061/1065-1118), le frère de Godefroy de Bouillon. De toutes les personnalités rencontrées au cours de son voyage, c'est celle qu'il mentionne le plus fréquemment. Non seulement Daniil accompagne le roi pendant ses campagnes contre les Sarrazins à Damas[135], mais il a aussi accès à la Tour de David, le point stratégique le plus important de Jérusalem qui était sous haute surveillance.[136] Et il passe la fête de Pâques avec Baudouin : « [...] Le vendredi saint, moi pauvre hère, à la première heure du jour, je me rendis chez Baudouin et m'inclinai devant lui jusqu'à terre ; lorsque celui-ci vit que je m'inclinais, il m'appela chaleureusement à lui et me dit : "Que veux-tu, abbé russe ?" Car il me reconnaissait bien et m'aimait beaucoup *(poznal'' mja bjaše dobrě i ljubi mja velmi)*. C'était un homme bon et aimable et point rempli de fierté. Moi, je lui parlais ainsi : "O, mon seigneur, ô prince, je te supplie au nom de Dieu et à cause des princes de la Rus', je désire poser ma lampe sur la tombe de notre Seigneur pour tous nos princes, pour la terre russe et pour tous les chrétiens de la terre russe". Et le prince m'autorisa immédiatement à poser ma

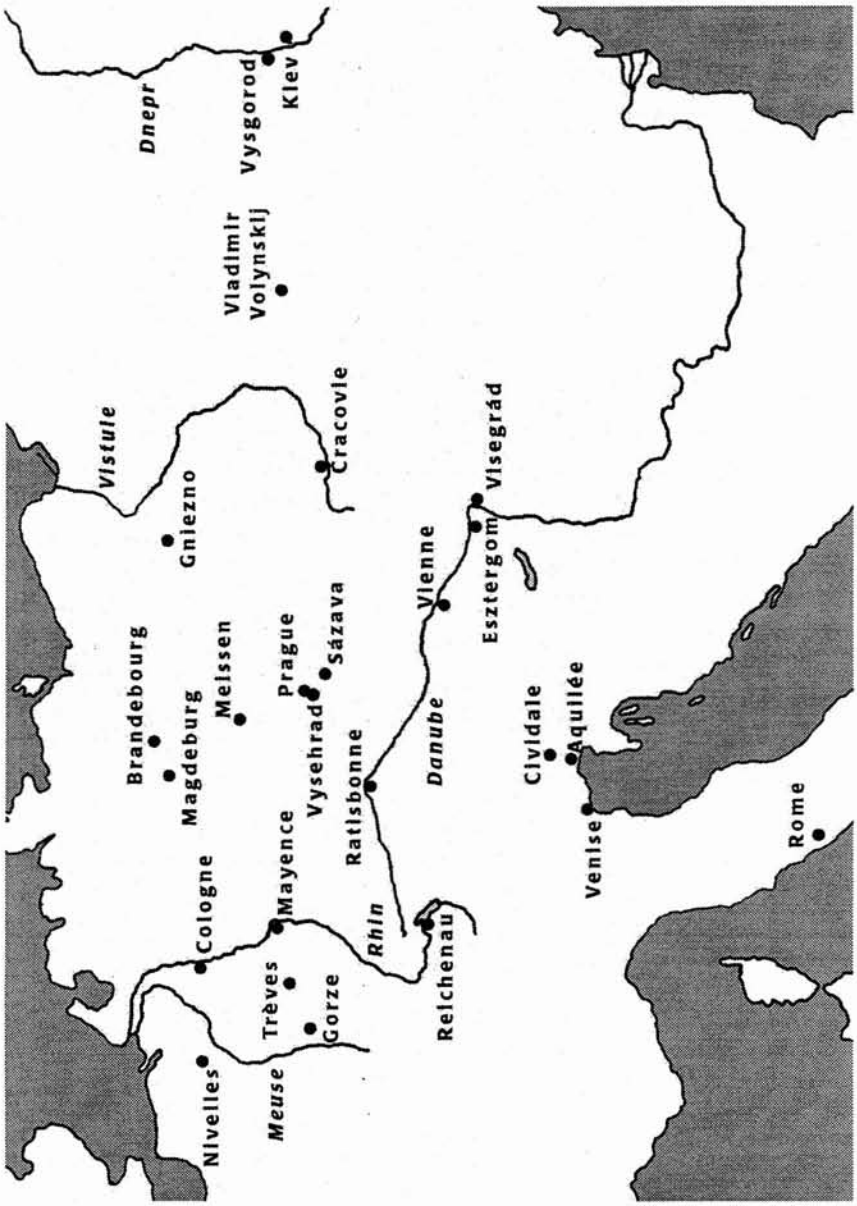
132. Daniil, *Khoženie, op. cit.*, pp. 173 sq.
133. A. Poppe dans une lettre à Strzelczyk, *Irische Einflüsse, op. cit.*, p. 455 ; cf. aussi Ursmer Berlière, « Die alten Benedictiner-Klöster im Heiligen Lande », in *Studien und Mittheilungen aus dem Benedictiner- und Cistercienser-Orden* 9 (1888), pp. 113-130, 260-272, 473-492, ici pp. 486 sq. ; A. Alt, « Zur Geschichte des Bistums auf dem Thabor », in *Zeitschrift des deutschen Palästina-Vereins* 64 (1941), pp. 81-96 ; Giorgio Fedalto, *La chiesa latina in Oriente*. 2[e] éd., Verona, 1981, pp. 160-164 (= Studi Religiosi 3).
134. Daniil, *Khoženie, op. cit.*, p. 140.
135. *Ibid.* p. 93.
136. *Ibid.* p. 25.

lampe [...] »[137]. Enfin, dans la nuit de Pâques, Daniil, côte à côte avec le roi, est témoin du miracle de la Sainte Lumière qui flamboie au dessus de la tombe du Ressuscité sous forme d'une flamme surnaturelle rouge vermillon. « Et le prince [Baudoin] fit venir auprès de lui l'abbé de Saint-Sabbas, ainsi que moi, pauvre hère, et il me plaça haut au-dessus de la porte de la tombe face à l'autel, de telle sorte que je pouvais voir par la porte à l'intérieur de la tombe »[138]. Cette relation particulière entre le roi et l'abbé russe est totalement incompréhensible si l'on ne sait pas que Baudoin de Bouillon et son frère Godefroy, qui mourut dès 1100, étaient parents de Gertrude par la famille des ducs de Basse-Lotharingie (les soi-disant comtes des Ardennes). Il y a toute une série d'indices qui laissent supposer que Daniil, avant d'entreprendre son voyage, avait rencontré la princesse de Kiev.

Les personnages principaux de la première croisade — Godefroy, Baudouin et Raimond IV de Saint-Gilles — n'étaient pas encore remplis de cette animosité et avidité envers la chrétienté orientale qui devaient inciter les participants de la quatrième croisade à piller et détruire Constantinople, avec des conséquences fatales pour l'espace commun culturel et spirituel de l'Europe. Ils agirent plutôt dans le même sens que ces hommes qui voulaient transformer l'Europe centrale en un espace d'équilibre et une zone intermédiaire entre les deux moitiés de la chrétiennté. Et parmi les pèlerins entre ces deux mondes se trouvaient, particulièrement nombreux, les Irlandais.

Osteuropa Institut, München

137. *Ibid.* pp. 127 sq.
138. *Ibid.* p. 133.


Dnepr
Vysgorod
Kiev
Vladimir
Volynskij
Vistule
Gniezno
Cracovie
Brandebourg
Magdeburg
Melssen
Prague
Sázava
Vysehrad
Vienne
Visegrád
Esztergom
Ratisbonne
Danube
Cologne
Mayence
Rhin
Trèves
Gorze
Meuse
Nivelles
Relchenau
Clvidale
Aquilée
Venise
Rome

Saint Pierre avec Jaropolk-Petr et Irina (ou Gertrude ?)
Psautier d'Egbert, Codex Gertrudianus (1078-1087), fol. 5v
Civicale di Friuli, Museo archeologico

Le couronnement céleste
Jésus-Christ avec Jaropolk-Petr et Irina (ou Gertrude ?),
à l'arrière-plan saint Pierre et sainte Irène
Psautier d'Egbert, Codex Gertrudianus (1078-1087), fol. 10v
Cividale di Friuli, Museo archeologico

ZUSAMMENFASSUNG

Dieses wenig bekannte Kapitel aus der mittelalterlichen Geschichte der Kulturbeziehungen zwischen Mitteleuropa und der Kiever Rus' behandelt die Rolle der Mönche iro-schottischer Herkunft als Vermittler und kulturelle Wegbereiter. Nachdem irische Pilgermönche schon bei der Christianisierung der Alpenslaven im 8. Jh. tätig waren, förderten iro-schottische Geistliche 250 Jahre später die Verbreitung der Reformbewegung von Gorze in Ostmitteleuropa; ihr Interesse für östlich-orthodoxe Spiritualität stieß innerhalb des Benediktiner-Ordens bis zum Ende des 11. Jhs. bei den Menschen auf starkes Echo, die sich noch mit dem Geist der kyrillo-methodianischen Mission verbunden fühlten. Vor allem die süddeutschen Schottenklöster mit der Mutterkirche St. Jakob zu Regensburg unterhielten bis ins 13. Jh. Kontakte in die ostslavisch-orthodoxen Hemisphäre; gegen Ende des 11. Jhs. wurde in Kiev ein Schottenkloster gegründet. Gönnerin der Iren in Kiev war die in einem iro-schottischen Stift erzogene Großfürstin Gertruda, Gemahlin des Kiever Fürsten Izjaslav und Tochter des polnischen Königs Mieszko II., die über ihre Mutter Richeza aus dem rheinländischen Ezzonidengeschlecht stammte und von irischen Frömmigkeitsidealen geprägt war. In ihrem Besitz befand sich der sog. Egbert-Psalter, dessen Miniaturen und Gebete ein großartiger Beweis für die Tatsache sind, daß es trotz des Schismas von 1054 während des Hochmittelalters noch möglich war, eine Synthese zwischen östlicher und westlicher christlicher Spiritualität zu vollziehen. Gertruda und die von ihr protegierten Iren regten möglicherweise auch das merkwürdige Zusammentreffen des russischen Abtes Daniil mit König Balduin von Jerusalem nach 1107 an.

SCHLÜSSELWÖRTER

Mitteleuropa ; Kiever Rus' ; russische Geschichte ; Religion ; irisches Christentum ; kyrillo-methodianisches Christentum ; Regensburg ; Izjaslav ; Gertruda ; Egbert-Psalter ; Daniil.

SUMMARY

This chapter from the mediaeval history of cultural exchange between Central Europe and Kievan Rus discusses the role of Iro-Scottish Benedictine monks as mediators and cultural harbringers. Already in the 8th century Irish missionaries were active in the christianisation of the Carinthian Slavs ; 250 years later, the Irish monks on the continent supported the spreading of the Gorze reform movement in East Central Europe. Their particular interest in Eastern spirituality brought them into close contact with those rare members of the Benedictine Order who still tried to keep alive the spirit of the Cyrillomethodian mission. Especially the so-called Schottenklöster with their motherhouse St. James in Ratisbonne kept contact with the orthodox Russians; toward the end of the 11th century, a Schottenkloster was founded in Kiev. A great friend of the Irish monks in Kiev was princess Gertruda, the wife of Kievan prince Izyaslav and daughter of the Polish king Mieszko II. Through her mother Richeza related to the Rhenanian dynasty of the Ezzonians, and educated by Iro-Scottish clergymen, she was strongly impregnated by Iro-Celtic piety. In her possession was the famous Psalter of Egbert; its illuminations and prayers are a splendid proof for the fact that it was still possible – in spite of the schism of 1054 – to produce a synthesis of Eastern and Western christian spirituality during the High Middle Ages. Gertruda and the Irish monks under her protection were very likely the instigators of the odd meeting between the Russian abbot Daniil and Baudoin, King of Jerusalem, after 1107.

KEYWORDS

Central Europe ; Kievan Rus ; Russian History ; Religion ; Irish Christianity ; Cyrillo-methodian Christianity ; Ratisbonne; Izyaslav ; Gertruda ; Psalter of Egbert ; Daniil.